

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

34^e ANNÉE

N^o 5.

1^{er} MAI 1891.

Les séances du Vendredi, *en mai*, se tiendront, 1, rue Chabanais, le 8 et le 22.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Le 30 mars dernier, à deux heures de l'après-midi, les spirites parisiens se sont rendus au cimetière du Père-Lachaise ; cette réunion considérable représentait plusieurs sociétés et groupes. Les orateurs dont les noms suivent ont successivement pris la parole pour honorer Allan Kardec et M^{me} Allan Kardec la fidèle compagne de sa vie.

M. P. G. Leymarie a lu plusieurs télégrammes : l'un de MM. le vicomte de Torres Solanot et de Miguel Vives, au nom de la réunion du Congrès régional de la fédération catalonaise spirite dont ils sont les présidents et dont ils nous annoncent la constitution définitive pour le vingt-deuxième anniversaire d'Allan Kardec ; ce télégramme contient un hommage de tous les spirites de langue espagnole et portugaise répandus sur notre sphère en des centaines de groupes.

De même, celui de L'Union internationale des écoliers spirites, délégation espagnole de Barcelone, est adressé aux spirites parisiens et à nos compagnons d'études de cette terre et des autres mondes pour exprimer leur ardent amour au Maître vénéré, leur attachement aux idées sublimes dont il fut l'apôtre et le propagateur. L'Union internationale prie la Société qui continue l'œuvre de les représenter à la cérémonie du 30 mars ; signataires ; MM. L. Terrat y Bernis, José Tembrano, Buenaventura Castelaró.

M. Leymarie adresse les mêmes hommages à la mémoire du Maître, au nom de MM. le capitaine Ernesto Volpi, le professeur Scarpa, H. Dalmazzo, Hoffmann Jean, Major Ungher, l'ingénieur Pallazzi, le chevalier Chiaia Ercole, le professeur T. Falcomer, les docteurs Moroni et Rossi Pagnoni, le sénateur Borselli, le vénéré Damiani et tous les spirites italiens ; puis aussi au nom de tous les spirites américains du Chili, du Pérou, de Buenos-Ayres, de Montevideo, du Brésil, de la Colombie, de l'Equateur, de l'île de Cuba, du Mexique représenté par le digne général Refugio Gonzalez ; enfin, de Porto-rico et du Canada, de la Belgique et de la Hollande.

Nos frères de toutes les contrées nous annoncent que ce même 30 mars, une fête anniversaire de la désincarnation du Maître est célébrée par des discours, des poésies et de la musique.

Des paroles intéressantes, très instructives ont été prononcées par M. Alexandre Delanne, par M. Mongin pour M. Sausse de Lyon, par MM. Boyer, Laurent de Faget, Auzanneau, Gabriel Delanne, Bouvery, Levavasseur, capitaine Bouffe, Mme Arnaud, Mme Gonet ; M. Laurent a lu une belle poésie de M. C. Chaigneau qui était absent.

Le même soir un banquet a réuni les spirites qui désiraient fraterniser et bien terminer cette journée ; la gaieté la plus franche a présidé à cette agape et de nombreux toasts ont été prononcés avec cet objectif : rendre hommage aux hommes de bonne volonté qui propagent nos doctrines pour le bénéfice intellectuel et moral de l'humanité.

Sous le titre : *Hojas de Propaganda*, l'Union internationale des écoliers spirites, délégation de Barcelone, nous adresse et elle délivre gratuitement une feuille avec le portrait d'Allan Kardec et plusieurs colonnes vouées à la commémoration et à la biographie du Maître ; la même feuille contient des articles de sage propagande dus à notre sœur Amalia Domingo y soler, à De Torres Solanot, aux D^{rs} Sanz Benito et Otero Acevedo, à Manuel Navarro Murillo, etc.

Nous saluons les étudiants spirites barcelonais et madrilènes ; le *Hojas de Propaganda* est une œuvre précieuse de vulgarisation qui leur fait grand honneur.

Le célèbre orateur de la ville de Tarrasa, *Don Miguel Vives*, est toujours sur la brèche et seconde activement le vicomte de Torres Solanot et le D^r Huelbes Temprado dans cette propagande de nos doctrines.

LE SPIRITISME ET LES PRINCIPES SUPÉRIEURS DE L'ÊTRE.

(Suite)

Voir la *Revue* du 1^{er} avril.

Pour mieux suivre l'enchaînement de cette étude, nous pouvons considérer qu'elle comporte quatre points :

- 1^o Qu'est-ce qu'un septénaire, d'après l'occultisme ?
- 2^o Vérifier la conception générale du septénaire par l'examen de deux septénaires connus (spectre solaire, gamme musicale) se contrôlant l'un l'autre ;
- 3^o Étant acquis les deux premiers points, appliquer la méthode de la science occulte, c'est-à-dire la méthode analogique, pour déterminer le septénaire humain ;
- 4^o Montrer que les deux principes supérieurs du septénaire ainsi déterminé ne sont pas inconnus du spiritisme.

Nous avons traité les trois premiers points de ce programme. Reste le quatrième.

Quelques mots encore, avant de l'aborder.

Le sixième principe, avons-nous dit, représente la plus haute virtualité de l'être, considéré en lui-même. A ce degré, la force intelligente domine complètement la substance, réduite à des germes quintessenciés, qui sont comme les clichés microscopiques de toutes les impressions vécues par l'Esprit, dans le cours de son passé, dans la longue conquête de son progrès. Maître de la substance, l'Esprit développe tous ces germes à son gré, il voit l'ensemble de ses existences, il en domine toute la série, et il peut en faire revivre telle partie qu'il lui convient d'évoquer en pleine réalité. L'individualité complète se dessine enfin en renouant en un seul être les incarnations diverses par lesquelles elle a évolué. Ceci correspond à peu près à ce que dit M. Papus, lorsqu'il représente les principes supérieurs par une grande ligne verticale reliant une quantité de petites horizontales qui figureraient les successives incarnations d'un même être (1). Les bouddhistes emploient aussi la figure du chapelet dont les grains sont rattachés au même fil (2).

Ce sixième principe, analogue de l'indigo et du *la* de la gamme d'*ut*, principe de crise dans l'évolution de l'être, est plein de périls pour l'esprit qui ne s'oriente pas immédiatement vers le septième principe. Porté au mépris de la terre par sa puissance acquise, l'Esprit presque Dieu cherche une divinité complète qu'il ne trouve pas, faute d'avoir découvert le courant vrai qui conduit à l'état divin, et qui n'est autre que le septième principe, faute d'avoir cultivé le germe de ce septième principe dans le cours de son évolution. Abîmé dans l'admiration de sa propre grandeur, ivre d'orgueil transcendant, il attend sans issue, jusqu'à ce que la réincarnation abhorrée qu'il avait cru éviter (par une personnelle purification) le ressaisisse à nouveau

(1) Voir l'*Initiation* de novembre 1890. « La grande tige verticale, dit M. Papus, représente ce principe divin le *soi* qui passe à travers toutes les personnalités (lisez : à travers toutes les incarnations)... Chacune des petites barres horizontales représente un des nombreux *moi* (lisez : une des nombreuses incarnations) traversés par le Principe divin en évolution (lisez : l'Esprit). » (Page 109.)

Les parenthèses ci-dessus ne font pas partie du texte cité.

(2) Voir la *Revue théosophique* d'avril 1889. « On doit bien comprendre et retenir la différence qui sépare la *personnalité* de l'*individualité*. La *personnalité*, c'est cette forme passagère et transitoire... que l'*Ego* revêt à chaque incarnation nouvelle. L'*individualité*, au contraire, est la longue ligne de vie autour de laquelle s'enroulent toutes nos existences successives, comme les grains d'un chapelet s'attachent tous au même fil, du commencement à la fin. » (Page 23.)

et le replonge dans les ondes mêlées de la solidarité terrienne, où il trouvera peut-être le germe du septième principe, qui doit tout sauver.

Qu'est-ce donc que ce septième principe ? — De par la conception du septénaire et l'analogie, c'est, avons-nous dit, en toute évidence, le *principe d'amour*. Les six premiers principes (qui se réduisent en réalité à trois termes, vus chacun sous deux aspects différents) correspondent à l'être considéré en lui-même. Ce sont les principes dont se compose l'évolution de l'individu. Mais le but de l'individu n'est-il pas de se rattacher aux autres êtres et à l'ensemble des êtres ? Et comment cela se pourrait-il, si le principe d'amour répandu dans l'univers n'avait déposé son germe en chacun de nous ? Le principe d'amour est un principe universel ; mais si chaque individualité n'en contenait une étincelle qui lui fût immanente, le principe d'amour planerait stérile et sans prise sur le chaos des Humanités en poussière. Donc le principe d'amour doit être envisagé de deux façons : comme extérieur à nous, et comme intérieur à nous. A ce dernier titre, il fait partie de nos principes essentiels. Si nous considérons dans l'homme trois principes intrinsèques (corps, périsprit, esprit), ce ternaire se complète par le quaternaire, avec le principe d'amour. Voilà pourquoi le spiritisme, qui a admis dans l'homme ces trois principes (sans peut-être les avoir encore suffisamment définis), les a implicitement complétés par un quatrième principe, en affirmant sa devise : « Hors la charité pas de salut. » (Tous ceux qui interprètent largement cette devise traduisent *charité* par *amour*.) — Si, au lieu de considérer dans l'homme trois principes intrinsèques seulement (un ternaire simple), nous considérons six principes intrinsèques (un double ternaire), cet ensemble se complète par le septénaire, toujours par l'adjonction du principe d'amour. — Dans l'un comme dans l'autre cas, c'est d'une simplicité candide.

Avant d'aborder le quatrième point de notre étude, résumons en quelques mots ce que nous venons de dire des sixième et septième principes :

Le sixième principe est celui qui relie toutes les personnalités passagères de chacun de nous en une individualité éternelle.

Le septième principe (principe d'amour) est celui qui tend à relier toutes les éternités individuelles dans le plexus universel, et par conséquent à constituer le monde divin.

Ainsi que nous venons de le voir, il est superflu de démontrer que le principe d'amour est connu du spiritisme, dont il constitue le plus précieux idéal. Tout au plus reste-t-il au spiritisme à développer la question qui procède de ce principe.

Quant au sixième principe, qu'on pourrait appeler principe de la *pluri-personnalité de l'individu*, le spiritisme ne l'a peut-être pas encore nettement

ment dégagé par l'analyse ; mais certaines manifestations spirites le proclament implicitement d'une manière indiscutable. Qu'on me permette d'emprunter quelques exemples aux documents que j'ai eu occasion de recueillir, car en cette matière chacun peut surtout parler d'après son expérience personnelle.

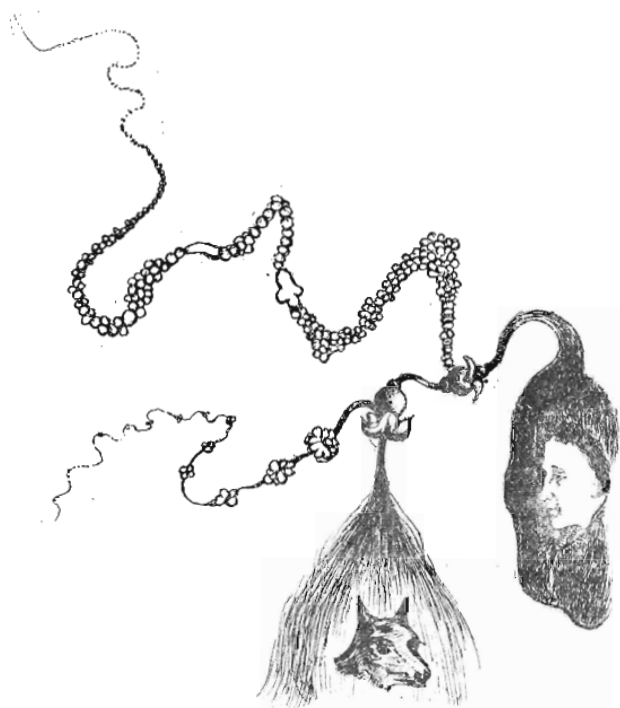
Il y a quelques années, existait un cercle spirite intime, assisté particulièrement par des Esprits de l'Inde antique, et dont la manifestation des sixième et septième principes, tels que nous venons de les définir, était pour ainsi dire la caractéristique. Les Esprits s'incarnaient dans le médium, et il arrivait souvent que l'un ou l'autre d'entre eux se manifestait successivement dans diverses de ses incarnations. Par exemple, il venait dans une personnalité de philosophe pour donner un enseignement ; puis il quittait le corps du médium (ce qui se traduisait par une phase cataleptique), et immédiatement il revenait dans une incarnation plus familière, pour parler soit à tous, mais familièrement, soit à tel assistant qui lui était particulièrement cher. Ce phénomène était très fréquent.

Voilà le fait d'observation. Mentionnons maintenant quelques mots de théorie communiqués par l'un de ces Esprits, relativement à ce phénomène : «... Lorsque nous venons dans un enfant de la terre (lisez : dans un médium), nous y venons dans une seule incarnation, c'est-à-dire étant l'homme d'un seul jour, et non le produit de tous les jours de l'homme, c'est-à-dire de toutes les incarnations. L'Esprit n'est possesseur de lui-même et voyant dans lui-même de tout son passé que lorsqu'il est là-haut, libre, et qu'il domine tout son passé, comme le berger du haut de la montagne domine tous les pas qu'il a faits pour la gravir. Frères, dans un médium il ne peut y avoir qu'un Esprit sous une telle ou telle incarnation. Ce corps est pour une seule incarnation, et un Esprit ne peut y entrer que dans une seule de ses incarnations d'une manière absolue et intégrale. Et lorsque l'Esprit d'en haut, aussi grand qu'il soit, peut revenir parler à la terre dans une de ses incarnations passées, il redevient alors dans cet homme (le médium) le véritable Esprit incarné de l'âge auquel il se reporte, avec ses défauts et ses qualités... Mais, lorsque l'Esprit a quitté le médium, il voit, il comprend et il reconnaît qu'il vient de se produire sous toutes les incarnations qu'il a voulu... » (Séance du 21 janvier 1884.)

Dans le même cercle il arrivait parfois que des communications d'une très haute envolée étaient données — un peu vagues peut-être, parceque, plus on s'élève, plus les termes se généralisent. — mais pleines de grandes aspirations et d'un immense amour. Lorsque, la communication finie, on demandait à l'Esprit de se nommer, il répondait : Mettez « une Harmonie ». Une Harmonie, c'est-à-dire qu'il parlait au nom d'une collectivité parfaite-

ment une communion de pensée et d'amour. C'était comme si cette agglomération d'Esprits, cette Harmonie, avait eu une voix collective, une voix tout imprégnée d'amour. Le septième principe, tel que nous l'avons défini, éclatait là dans toute sa splendeur.

Voici maintenant deux documents d'une autre provenance. Bien qu'ils aient été obtenus à l'aide d'une médiumnité moins caractérisée, et que l'auteur de cette étude en soit seul responsable, ils ne seront peut-être pas sans intérêt en la circonstance. Ce sont deux communications intuitives, et jusqu'à un certain point semi-mécaniques, servant de commentaires à deux dessins mécaniques préalablement obtenus, et dont le principal est reproduit



ci-contre. Les dessins, d'une exécution fort imparfaite d'ailleurs (en raison de l'imperfection du médium), furent tracés indépendamment de toute prévision sur ce qu'ils pouvaient exprimer. Le médium ignorait complètement la signification de ces dessins, dus à l'impulsion d'un certain Esprit, avant qu'un autre Esprit en eût donné l'interprétation. De plus, la figure isolée-

rique du chapelet des existences, dont nous parlions tout à l'heure, lui était tout à fait étrangère à cette époque. Le dessin reproduit ci-contre est assez curieux en ce qu'il présente un rapport évident avec cette figure. Cette remarque peut contribuer à établir que ce dessin n'est ni une fantaisie de l'Esprit, ni une fantaisie inconsciente du médium, pas plus que les communications qui s'y rapportent. Voici la première de ces communications :

« Ce sont des dessins avec lesquels nous avons le désir de développer plus facilement notre pensée au sujet de la vie de l'espace. C'est avec ces dessins que j'ai l'intention de faire comprendre, entre autre choses, les fonctions du périsprit.

« Et d'abord il faut distinguer, définir, pour ne pas faire de confusion. Il est des mots qui demandent à passer par plusieurs études avant d'être parfaitement élucidés. Le mot « périsprit » est de ceux-là. Il faut compléter les enseignements dont Allan Kardec s'est fait l'interprète à propos du périsprit. D'après ces enseignements, il n'est pas fait de distinction entre le corps fluidique ou aromal, corps subtil par rapport à votre matière et plus ou moins éthéré suivant l'état des esprits, il n'est pas fait, dis-je, de distinction entre le corps aromal (représentation de l'individualité par sa forme personnelle à un moment donné) et l'enveloppe de l'esprit, ce qu'on pourrait appeler son atmosphère, amas de fluides dégagés de lui et retenus autour de lui par une affinité à toute épreuve. C'est cette enveloppe, distincte de la forme du corps aromal et l'enserrant de toutes parts, qui mériterait, à proprement parler, le nom de périsprit. Mais, comme on n'est pas habitué à cette distinction et qu'on pourrait confondre, nous ferons suivre, chaque fois qu'il pourrait y avoir confusion, le mot périsprit de cet autre mot « atmosphère spirituelle ».

« C'est dans l'atmosphère spirituelle que sont emmagasinés toutes les impressions, tous les acquis de l'esprit à travers ses existences. C'est là que se trouvent, réduits à l'état de germes, les différents états par lesquels l'esprit a passé. Plus l'esprit est puissant par son élévation, plus il a la possibilité de développer ces germes, c'est-à-dire d'évoquer les modalités les plus anciennes par lesquelles il a évolué. Il y a des esprits qui sont encore cristallisés dans l'heure où ils ont quitté la terre, ou qui du moins ne sortent guère des époques les plus prochaines de cette date. Il y a des esprits qui peuvent évoquer tout le passé de leur dernière incarnation, mais qui ne peuvent sortir de ce cercle pour retrouver une époque plus reculée de leur existence. Enfin il y a des esprits qui peuvent reconstituer plusieurs ou toutes les existences de leur passé. Ce sont les plus puissants par leur élévation. Tout cela s'accomplit en vertu de lois positives, physiologiques si j'ose m'exprimer ainsi, c'est-à-dire au moyen d'une fonction procédant

des propriétés d'un organe spécial. Cette fonction est une sorte de germination reproductive des états passés d'une individualité. De même qu'il y a la reproduction de l'espèce (qui néglige l'individualité au profit de la série des êtres), de même il y a la reproduction de la personnalité, c'est-à-dire la reproduction de l'être dans ses phases qu'il croyait disparues (reproduction, réapparition, qui s'accomplit au profit de la série des divers états d'un même être). La reproduction de l'espèce condamne les individualités à disparaître pour faire place à d'autres; mais la germination reproductive des états passés fait réapparaître ces personnes dans tout ce qu'elles ont été; et, grâce à cette fonction, on voit refleurir les doux printemps d'amour qu'on avait vus avec tant de regrets tomber sous la faux du temps. — L'organe de cette fonction, c'est le périsprit, c'est l'atmosphère spirituelle, ou du moins certaines parties de l'atmosphère spirituelle.

« Mais il est bien des choses à dire sur ce sujet... » (Du 7 septembre 1883.)

La seconde communication était signée de trois noms. Bien que toutes ses parties ne se rapportent pas directement à notre sujet, elle a intéressé ceux qui en ont entendu la lecture, et il y a aussi lieu de la reproduire, à part quelques phrases de préambule :

« ... Le temps est venu où tout ce qui était voilé sous la parabole doit se montrer à nu, éclairé par la lumière scientifique. L'enseignement de Jésus s'adressait à une population ignorante, et tout ce qui pouvait être dit à des ignorants, Jésus l'a formulé d'une manière admirable.

« Il a fallu tout un travail dans l'avènement des sciences et un commencement de vulgarisation scientifique pour que la nouvelle manifestation des morts eût quelque chance de se produire en éclairant la raison au lieu de la troubler et pour qu'une doctrine rationnelle sortit de cette manifestation. Le « Livre des Esprits » et le « Livre des Médiums » ont été compris grâce à la teinture scientifique généralement répandue depuis quelque temps dans certains milieux favorisés des bienfaits d'une instruction libérale et dans quelques autres milieux portés instinctivement vers l'étude de la nature. C'est dans ces milieux — surtout lorsqu'ils se trouvaient fécondés par un égal degré d'avancement moral et d'amour du bien — que l'œuvre d'Allan Kardec a poussé ses racines; c'est grâce à eux qu'elle a prospéré. Le Spiritisme est amour, et il lui faut des cœurs simples; mais en même temps il est science, et, pour grandir, il lui faut des intelligences éclairées. — Tout ce qui pouvait être dit du vivant d'Allan Kardec a été dit par l'intermédiaire d'Allan Kardec. L'enseignement donné correspondait à la moyenne des connaissances répandues dans les intelligences sur lesquelles comptaient les instructeurs de l'espace (un peu de physique, un peu de chimie, un peu d'histoire naturelle, quelques notions d'astronomie, tout cela à l'état assez

vague, science d'amateurs, légère teinture à l'usage des « gens du monde », comme disent les savants). C'est en grande partie avec ces amateurs que le spiritisme s'est fondé. Quelques savants, il est vrai, se sont intéressés à ses phénomènes, mais généralement ils n'ont pas conclu et ils se sont désintéressés de la doctrine. Parmi ceux qui s'y sont donnés avec le plus d'ardeur, nous tenons à remercier un d'entre eux, qui fut collaborateur d'Allan Kardec, qui a compris la doctrine et qui y a collaboré; et bien qu'aujourd'hui il n'arbore pas hautement votre drapeau, vous devez lui être reconnaissants; car, si (comme il vient d'être dit) les sciences sont indispensables au développement du spiritisme, il a plus fait en mettant à la portée de tous une astronomie vraiment scientifique qu'en se paralysant au service exclusif d'un ordre de faits et d'idées qui, pour accomplir un pas de plus, avaient besoin d'une plus grande préparation scientifique.

« Le spiritisme a besoin d'une science plus précise pour faire un pas en avant. Voilà pourquoi il nous est difficile d'avancer aussi vite que nous voudrions. Pour nous faire comprendre, nous aurions besoin de recourir à certaines analogies que seule une connaissance exacte des sciences peut nous permettre d'employer. Si vous connaissiez l'anatomie et l'embryologie, nous pourrions vous donner sur le développement de l'esprit des notions tirées de la comparaison avec le développement de votre corps animal. Si vous étiez familiarisés avec certaines lois de la physiologie, telle que celle qui fait de chaque acte biologique une fonction reliée à un organe, vous comprendriez qu'il ne peut pas y avoir de vie éternelle sans une permanence éternelle de toutes vos impressions, de tous vos états successifs, et que cette vie éternelle de vos états passés ne peut fonctionner qu'en vertu d'un organe reproducteur de ce que vous appelez le passé. Cet organe, inconnu pour vous, est une des composantes de ce que nous avons appelé le périsprit. L'esprit dessinateur a essayé de le représenter schématiquement par un série de germes reliés les uns aux autres, série que l'esprit avancé peut parcourir à volonté pour développer à son gré le germe correspondant à l'époque de sa vie éternelle qu'il veut évoquer et faire revivre en toute réalité et actualité.

« Le périsprit (ou atmosphère spirituelle, comme on vous l'a aussi désigné) contient encore bien d'autres organes. Par exemple, il contient des filaments fluidiques, qui peuvent être comparés aux nerfs de votre corps, et qui sont les organes de sympathie successivement créés par l'esprit dans les rapports de diverse nature qu'il a eus avec d'autres esprits. Vous voyez ces fils tendre l'enveloppe périspiritale vers la terre (pour ainsi dire comme le filot d'un ballon est tendu vers la nacelle) (1). C'est que cet esprit a des liens

(1) Ceci se rapporte à l'autre dessin (non reproduit ici).

avec la terre, où sont incarnés des êtres qui lui sont chers. C'est, par dessus tout, que la terre est sa mère, et que, quelque dégagement qu'il acquière par son éthérisation, toujours un lien d'affection, si subtil qu'il soit, le rattache à la terre, qui porte ses frères, et où il a conquis ses degrés d'avancement.

« Que de choses nous pourrions vous dire sur le pèrisprit, si vous connaissiez à fond les sciences de votre planète, si ceux qui sont portés vers la philosophie savaient ce que savent nos mathématiciens et vos biologistes ! Que de grandeurs métaphysiques nous pourrions vous dévoiler, si vous ne vous rebuliez pas devant l'admirable science des nombres, ou encore si vous vous intéressiez à la science des musiciens harmonistes ! — Mais la langue de toutes ces sciences est la plupart du temps lettre morte pour vous, et nous devons nous en tenir à des généralités insuffisantes pour attirer les savants et pour conquérir le monde scientifique.

« Faites-vous donc savants, vous qui naissez à la nouvelle génération. Instruisez-vous, et, dès que vous aurez la clé de la science, divulguez-la. Renovez les méthodes. La science peut être à la portée de tous. Il ne s'agit que de l'y mettre. Vous pouvez savoir toutes les sciences, non par à peu près, mais avec précision. Toutes les sciences s'enchaînent, et si vous découvrez le vrai secret de la nature, il est tellement simple qu'il suffira d'une bonne méthode pour classer en peu de temps et d'une manière harmonique dans votre cerveau ce que vos prédécesseurs n'ont pu y entasser qu'après nombre d'années perdues à débrouiller des chaos.

« Cherchez la loi simple, la méthode simple, et vulgarisez, vulgarisez à outrance. Les pontifes des écoles maugrèeront sans doute. Vous ferez entrer les profanes dans le temple. Vous porterez atteinte à la caste scientifique. Que vous importe ? La nature est à tous. La connaissance de ses lois est à tous, et il ne sera pas besoin qu'il s'écoule beaucoup de générations pour que la science acquière dans les cerveaux humains la place qu'elle y doit normalement occuper. Comparez le jeune paysan d'aujourd'hui au paysan d'autrefois. Quelle différence dans la culture de l'esprit ! Comparez l'homme instruit d'aujourd'hui à ce que sera dans deux siècles d'ici l'homme instruit par les méthodes les plus rationnelles et osez dire qu'à cette époque la généralité des hommes ne connaîtra pas véritablement les sciences.

« L'humanité n'a plus que quelques voiles à déchirer pour s'apercevoir qu'elle marche vers une période d'avancement prodigieux. Travaillez à déchirer ces voiles. Préparez les voies aux sciences, ou plutôt à la Science, car la Science, comme la Nature, est une dans sa variété. Comme la Nature, la vraie science est une harmonie.

« En attendant la phase scientifique, et pour la préparer, travaillez de votre mieux avec nous, et vous aurez bien mérité de l'humanité. » (Du 11 septembre 1883.)

Avant de terminer, me sera-t-il pas permis de rappeler quelques lignes d'un article qui a paru en juin 1889 dans la *Vie posthume*? Le passage suivant fait partie d'une étude commencée, qui avait reçu l'hospitalité dans cette revue d'avant-garde, si vaillamment dirigée par notre ami M. Marius George, et à laquelle nous souhaitons une prochaine résurrection, pour le plein épanouissement de toutes les forces vives du spiritisme. On y trouvera manifestement la préoccupation des sixième et septième principes, tels que nous avons été amenés à les définir, conformément à la méthode et aux notions primordiales de la science occulte :

« Cette faculté de renouer à son gré les anneaux successifs de son individualité... c'est là véritablement ce qui constitue je ne dirai pas seulement notre immortalité, mais notre éternité...

« Mais de ce que nous avons conçu l'éternité de chaque être, nous n'avons pas envisagé toute la question de l'infini. Nous avons bien relié les chaînons de tel ou tel esprit éternel, mais tous les esprits éternels nous ne les avons pas reliés entre eux. C'est ici qu'intervient la splendide question de l'amour. Je n'anticiperai pas sur ce que j'ai à en dire, mais je veux simplement indiquer déjà la conclusion générale.

« Cette conclusion, c'est que, de même que l'esprit, dans ses états supérieurs, peut se définir comme « une série d'hommes » synthétisée dans une unité éternelle, de même la synthèse de tous les esprits — synthèse qui, pratiquement, ne saurait être que le résultat progressif de l'amour — peut se définir comme « le réseau harmonique » de tous les esprits éternels. Et ainsi chacun de nous, dans ses destinées les plus hautes, se trouvant relié à lui-même par la série de sa propre éternité et relié à tous par les irradiations de l'amour, arrive à ne plus faire qu'un avec lui-même, grâce à la possession synoptique de sa série personnelle, comme à ne plus faire qu'un avec tous, grâce à la constitution du réseau harmonique où les pensées de son esprit éternel se fondent — sans se confondre — dans les pensées de tous les esprits éternels. Vainqueur du temps comme de l'espace, chacun se sent devenir — en soi et en les autres — *éternel et universel* : éternel en soi, universel en les autres; et progressivement l'infini de la vie et l'infini de l'amour font de nous tous, si innombrables que nous soyons un seul et même être où se distinguent tous les êtres, un seul et même Dieu toujours divers et grandissant. »

Dans cet article, inspiré, en partie, des communications qui précèdent, on retrouve implicitement les 6^e et 7^e principes, tels que la méthode analogique nous a conduits à les définir. Il suffit, pour s'en rendre compte, de rappeler en quels termes nous en avons résumé la définition :

« Le sixième principe est celui qui relie toutes les personnalités passagères de chacun de nous en une individualité éternelle.

« Le septième principe est celui qui tend à relier toutes les éternités individuelles dans le plexus universel, et par conséquent à constituer le monde divin. »

En d'autres termes, le 6 (vie éternelle) et le 7 (amour universel) conduisent à l'octave (état divin).

On voit donc, par les quelques exemples produits, que, si le spiritisme a négligé de classer dans un septénaire les principes supérieurs, ce n'est pas une raison pour qu'il les ignore.

Le 7^e principe est le plus beau champ d'étude du spiritisme moderne, en même temps qu'il constitue l'idéal vers lequel il s'est orienté dès son origine. Et, quant au 6^e principe, nous avons vu qu'il est des médiumnités qui permettent de toucher du doigt la série des incarnations diverses d'un même individu, conservées non comme simples souvenirs, mais comme réalités permanentes et distinctes les unes des autres (au point d'exiger une phase transitoire, extase ou catalepsie, entre deux manifestations de la dite série par la médiumnité d'incarnation). Et sur ces personnalités diverses d'un même être nous avons vu planer le principe d'individualité qui les relie.

L'occultisme (suivant ce que nous en disent les modernes initiés) enseigne « que *dans certains cas* on peut évoquer les principes supérieurs de l'être ; « mais qu'alors on court le risque de perpétrer le plus grand des crimes. « On fait perdre à l'être ainsi rappelé dans ce monde le bénéfice de tous ses « efforts pour s'en éloigner spirituellement » (1).

Il est bien difficile à ceux qui sont imbus d'une pareille théorie de comprendre et de sentir la vraie nature du 7^e principe. Cette théorie heureusement est infirmée par l'expérience. Le spiritisme peut constater — non seulement sans crime, mais pour le plus grand bien de l'humanité et pour la plus grande joie des Esprits d'harmonie — la manifestation des 6^e et 7^e principes, tels que nous avons été amenés à les concevoir et tels qu'une rigoureuse analogie les indique.

Il faut seulement ajouter que l'Esprit arrivé au plein développement de son 6^e principe (individualité pluri-personnelle), s'il se manifeste par l'incarnation (et à plus forte raison par la matérialisation) ne peut le faire que dans telle ou telle de ses personnalités, ou, en d'autres termes, ne peut le faire qu'à l'aide d'un (ou de plusieurs successivement) des corps astraux particuliers de sa série générale. — Je m'abstiens ici à dessein du mot « pèrisprit », pour éviter l'équivoque.

(1) *Compte rendu du Congrès de 1889*, page 64 (Mémoire de M. Papus). Il est juste de dire que M. Papus ajoute : « L'expérience seule permettra d'infirmar ou de confirmer cette observation ».

Et, quant aux « Harmonies » ou « collectivités conscientes », vivantes affirmations du 7^e principe, nous dirons de même qu'elles ne peuvent parler dans un médium qu'à l'aide d'un des corps astraux d'une de leurs individualités composantes.

Ces corps astraux leur sont donc toujours rattachés potentiellement, c'est-à-dire en quelque sorte dans la virtualité d'un germe. Par conséquent, même chez les Esprits dont les plus hauts principes sont pleinement développés, le Spiritisme — contrairement à la théorie de certains occultistes — ne constate pas de séparation réelle entre les principes supérieurs, d'une part, et les principes sous-jacents que ces occultistes réunissent sous le nom d'« élémentaire » (1).

Certes l'occultisme et le spiritisme peuvent accélérer par leur contact la découverte progressive de la vérité; mais c'est à une condition indispensable et jusqu'ici trop rarement acceptée par les représentants des diverses initiations; c'est à la condition que l'occultisme ne se considère pas comme immuable et qu'il admette que le spiritisme peut le faire évoluer lui-même. L'occultisme a la tradition; mais comme le Faust rajeuni, le spiritisme a la vie et l'amour; il est donc assez riche pour que, dans leur rapprochement, il ait autant à donner qu'à recevoir.

D'ailleurs, si l'immortalité n'est pas un vain mot, l'initiation n'est pas seulement dans les vieux livres ou dans les sociétés mystérieuses; elle est partout où revit l'esprit d'un initié, libre désormais de tout engagement et ne relevant que de sa conscience. Et combien plus éclairée doit être encore cette initiation par la pratique des sommets où l'esprit libre développe sans entraves ses principes supérieurs! Qu'on me permette, pour finir, de citer quelques mots d'une communication empruntée à la même source que notre premier document. C'est un Esprit de l'Inde qui parle par la médiumnité d'incarnation: «... Lorsque nous descendons sur la terre, que nous nous mêlons aux humains, nous reprenons nos vies passées, une seule d'entre elles à la fois; mais, nous élevant ensuite au-dessus des sphères terrestres, nous revenons (nous retombons, si on peut s'exprimer ainsi) dans notre unité universelle comme Esprit (2). La distance n'existe plus, le temps n'existe plus.... » Plus loin, comme répondant à une question, l'Esprit termine ainsi: «... Pourquoi? Pourquoi? C'est que le progrès a nom l'amour. Tout revient à l'amour. L'amour c'est la science. L'amour c'est la sagesse. L'amour c'est la compréhension universelle (3). Et cette

(1) Voir *Compte rendu du Congrès de 1889*, page 63.

(2) 6^e principe.

(3) 7^e principe.

force d'amour, ce progrès de tous les progrès, qui nous donne une clairvoyance si grande, ce progrès initiateur de tout, cet amour de l'humanité et de celles de tous les mondes, cet amour éclaire tout; et, frères, s'il est nécessaire pour le progrès de vos frères incarnés ou de vos frères en incarnations à venir et pour la lutte sur la terre, que vous deviez vous initier à toutes les découvertes, souvenez-vous aussi que lorsque vous aurez grandi en amour, vous concurrez au grand œuvre dans une autre proportion, avec de nouvelles forces; et, Esprits d'amour donnant l'amour, l'amour vous initiera à toutes les découvertes des hommes; l'amour d'eux-mêmes pour eux-mêmes vous fera vous éclairer de tout ce qu'ils (s) ont dans tout ce qu'ils sont; et l'amour sera ce qu'il est pour nous, le grand initiateur, la grande lumière, la grande compréhension. L'amour vous fera Dieu, qui est tout, qui comprend tout, et de qui tout émane. » (Du 26 janvier 1886.)

Nous ne saurions mieux faire que de rester sur ces lumineuses paroles, d'origine spirite. En effet, j'ignore ce que nous réservent les trésors voilés de l'ésotérisme; mais je crois bien qu'il leur serait difficile de nous offrir quelque clarté plus haute, plus irradiante et plus vaste en fait d'initiation.

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

Troisième partie (Ch. VII).

Catherine de Médicis. Les massacres de Vassy. L'Edit d'Amboise.
(1560-1563.)

François II venait de mourir au moment où s'ouvraient les États-Généraux à Orléans; il semblait qu'un vent d'apaisement commençait à se faire sentir car le Tiers-État formait des vœux pour la répression des abus de l'Église. Une grande partie de la noblesse demandait aussi que les calvinistes fussent libres d'élever des temples.

Le chancelier de L'hospital, âme loyale s'il en fut jamais se flattait d'amener la conciliation dans les esprits; c'est dans ce but qu'il rédigea l'ordonnance d'Orléans du 31 janvier 1561, sorte de code pour la réformation de l'Église et de la justice. Les deux principales dispositions de cet édit célèbre étaient : 1^o l'abolition du concordat accordé au pape par François 1^{er}; 2^o la suppression des baillis et sénéchaux, autrement dit le remplacement des hommes de guerre dans les tribunaux par des hommes de loi. Enfin L'hospital obtint la réunion d'un concile qui devait s'occuper de toutes choses concernant la religion réformée. Cette réunion théologique s'ouvrit

le 9 septembre 1560 dans le réfectoire des religieux de l'abbaye de Poissy, ce qui lui fit donner le nom de *Colloque de Poissy*.

Malheureusement il ne produisit rien d'efficace; il y eut de brillants tournois oratoires, notamment entre Théodore de Bèze et le cardinal de Guise, mais il n'en résulta rien de pratique, parce que les théologiens discutaient non sur des nuances, mais sur des couleurs, dès lors toute entente était impossible. Aussi après ce colloque, les catholiques étaient plus intolérants et les réformés plus hardis; il fallut donc réunir bientôt une nouvelle assemblée qui avec le conseil privé du roi « pût rendre quelque bon édit et trouver le remède au mal qui croissait et à l'altération qui était entre les catholiques et les protestants ».

L'assemblée de Saint-Germain, composée de grands personnages et de membres de tous les parlements rédigea l'édit qui parut le 17 janvier 1562 qui portait que les protestants pourraient désormais se livrer à tous les exercices de leur culte pourvu que ce fût hors des villes fermées avec défense aux partisans de chacune des deux religions de troubler l'autre ou l'attaquer même en paroles.

A partir de ce moment, les ministres prêchèrent beaucoup plus hardiment en tous lieux et ils firent tant et si bien que malgré l'édit de tolérance de janvier, ils furent de nouveau molestés, battus et même tués à propos de leur prêche dans un grand nombre de villes, notamment à Abbeville, Amiens, Lens, Troyes, Tours, Cahors, Marseille, Toulouse et autres villes.

La guerre civile était donc encore une fois prête à éclater, un rien pouvait la provoquer tous les jours, c'est ce que les Guises comprirent, eux que les catholiques regardaient comme dit Castelnau (I.3.) « comme appelez de Dieu pour la conservation de la religion ».

Le duc et son frère le cardinal avaient quitté Paris et la Cour et se tenaient prêts à tout événement. Croyant le moment opportun, le duc de Guise quitta son château de Joinville dans la Haute-Marne et suivi de deux cents gentilshommes bien armés, il résolut de retourner à Paris ayant appris par ses amis et surtout par ses espions que le moment d'agir était on ne peut plus favorable.

L'occasion ne se fit pas longtemps attendre. En effet, il n'était pas encore sorti de ses domaines, qu'à trois lieux de Joinville au village de Vassy en Champagne, il se trouva avec sa troupe en face de sept cents huguenots qui s'assemblaient pour le prêche; alors eut lieu l'échaffourée connue sous le nom de *Massacre de Vassy* qui a été racontée d'une façon très partiiale, disons-le, par un curé champenois ami fanatique des Guises, et cependant,

même d'après le récit de ce curé, c'est bien le duc qui a tous les torts dans cette affaire sanglante.

« Or, falloit-il, dit notre Champenois, que le dit seigneur (de Guise) et tout son train passassent par auprès et tout joignant les ditz huguenotz, pour ce que leur assemblée estoit sur le chemin et ne se pouvoit le dit seigneur destourner par autre lieu, par quoy luy estoit force de passer par là. Les huguenots furent si orgueilleux qu'ils ne daignèrent pas déplacer de là, pour la venue du dit seigneur, mais l'attendant de pied quoy, chargèrent à grand coups de pierres sur les hommes qui cheminoient les premiers ayant jà frappé et battu plusieurs de ses lacquetz qui estoient passez devant. Ces premiers hommes qui par iceux huguenotz furent assaillys, rebrous-sèrent chemin droict à leur maître pour l'advertir de se tenir en garde. Ce que bien ayant entendu le dit seigneur de Guise résolut qu'il falloit passer deffendant à ses gens de ne rien faire ni dire aux huguenotz, moyennant que ilz huguenotz ne leur fissent ni ne dissent rien ; et pour estre en meilleure seureté, le dit seigneur feit alte pour attendre tous ses gens et cheminer en troupe afin que nul d'eux n'eut mal et qu'ils n'en fissent point aux huguenotz. Ceux-ci voyant M. de Guise attendre ses gens pour les ranger en troupe pensèrent que ce feust pour les assaillir et sans avoir aucune patience, fichèrent le pied en intention de contraindre le dit seigneur à retourner d'où il venoit ou de lui faire prendre le galop à travers champs et suivre un aultre chemin. Il sieur de Guise voyant cette turbe mutinée, marcha le premier droict à eux sans armes, pour les desmouvoir de leur entreprise ; lequels pour parole ne signe d'assurance qu'il leur donnast et dist ne se voulurent désister de leur dessein, et sans le vouloir escouter, chargèrent sur lui à grands coups de pierres ». (Mémoires de Claude Hatton.)

Evidemment, c'est ce qu'attendait de Guise, il ne voulait pas commencer, mais en opérant comme il le fit en ayant l'air de ranger ses hommes en ordre de bataille, il savait fort bien que les huguenots commenceraient à frapper et qu'ensuite il pourrait les exterminer, car il se trouvait alors *en état de légitime défense*. C'était un procédé des plus canailles, mais qui devait réussir et qui réussit, voici comment Claude Hatton nous raconte la suite : « trois desquelles (pierres) tombèrent sur sa teste et son corps (de de Guise) jusques à faire tomber son chapeau et eust le dit seigneur assez de peine à se garder d'estre par eux accablé. Il seigneur entra en grande colère de cette injure et ne la peut pour sa grandeur porter paciemment. Par quoy se minst et ses gens en deffense contre les ditz huguenotz qu'il chargea si rudement qu'ils ne savaient où se saulner et en fut tué ung grand nombre ».

A la nouvelle de ce massacre qu'on peut considérer comme un guet-apens véritable, les protestants poussèrent des cris d'indignation; leurs ministres prêchèrent partout contre ce qu'ils considéraient comme une infamie, après la promulgation du dernier édit. C'était, disaient-ils, « une impiété la plus grande du monde. Les catholiques au contraire soutenaient que ce n'étoient point de cruauté, la chose étant venue pour le zèle de la religion catholique et alléguoient l'exemple de Moïse qui commanda à tous ceux qui aimoient Dieu de tuer ceux qui avoient plié les genoux devant l'image d'or; et après qu'ils en eurent tuez trois mille, il leur donna sa bénédiction pour avoir consacré leurs mains au sang de leurs frères pour le service de Dieu ». (Castelnau, III, 7.)

On ne s'attendait guère à trouver Moïse en cette affaire; en tous cas, il n'était pas possible d'excuser plus largement un crime monstrueux et de pousser plus loin l'intolérance. Aussi quand le duc de Guise arriva à Paris où se trouvait du reste fort peu de protestants, il fut reçu le 20 mars au milieu des acclamations du peuple, ce fut une véritable entrée triomphale, d'autant qu'on savait fort bien que l'ignoble personnage venait pour organiser les forces catholiques. Il commença la campagne qu'il voulait entreprendre contre les réformés par un acte de vigueur; il força la Reine-mère, et cela malgré ses larmes à quitter Fontainebleau et à venir s'installer avec le jeune roi dans la capitale; il leva ensuite des troupes, créa de nouveaux capitaines, les choisit parmi les catholiques les plus fanatiques et comme prélude à la guerre qu'il allait entreprendre, il renouvela en divers lieux notamment à Paris et à Sens, les massacres de Vassy; les pauvres huguenots étaient égorgés à leurs prêches; ce fut le signal des guerres religieuses.

C'est à ce moment que Louis de Condé, qui avait été abandonné par son frère Antoine de Bourbon, s'écria: « Il ne faut plus rien espérer que de Dieu et des armes. »

Le chef des huguenots, Condé, avait avec lui l'amiral de France Gaspard de Chatillon, comte de Coligny, ses deux frères Odet, cardinal de Chatillon et François de Chatillon, sire d'Audelot, capitaine-général de l'infanterie, véritable homme de guerre. Le cardinal, comte évêque de Beauvais depuis 1535 était un homme très avancé et très libéral. Déjà en 1561, il avait célébré la Cène suivant le rite protestant dans son propre palais épiscopal et le 1^{er} décembre 1564, il s'était marié revêtu de ses plus beaux habits cardinalesques avec Elisabeth de Hauteville, fille d'un seigneur normand.

Aux personnages que nous venons de nommer se joignirent de grands seigneurs: les Rohan, les Larochehoucauld, les Montgomery, les Soubise, les Genlis, les Mouy, les de Picennes, les d'Esternay et une foule d'autres

seigneurs ou sires. Comme on voit le parti protestant était fort ; aussi voyant que Paris était occupé par leurs ennemis, ils se mirent à opérer en province. Ils s'assurèrent tout d'abord d'Orléans qui par sa position, commandait le passage entre le nord et le midi ; par un coup de main des plus hardis et des plus habiles, le sire d'Andelot s'empara de cette ville. Prompts et résolus dans leur attaque les huguenots s'emparèrent très rapidement et successivement de Blois, Poitiers, Tours, Angers, Rouen, le Havre, la Rochelle, Mâcon, Châlons, Bourges, Montauban, Montpellier, Nîmes, Agen, Lyon, Grenoble, Orange, Valence, tout le Vivarais, enfin du Comtat-Venaissin et des Cévennes ; ils n'occupèrent pas moins de deux cents villes ou bourgs. Ils disaient bien n'avoir d'autre but que l'honneur de Dieu et la liberté du roi, de sa mère et de ses frères et le respect des édits en leur faveur ; mais une fois lancés et partout victorieux, une guerre féroce commença dans chaque ville et village ; la politique se mêla naturellement comme toujours à ces révoltes, car le protestantisme par ses habitudes de critique et de libre-examen avait une teinte républicaine, comme le prouve bien ce passage de Montluc : « Les ministres preschoient que les roys ne pouvoient avoir aucune puissance que celle qu'il plairoit au peuple, autre que la noblesse n'estoit rien plus qu'eux ; que si les catholiques se mettoient de leur religion, ils ne payeroient aucun devoir aux gentilshommes ny au roy aucune taille que ce qui luy seroit ordonné par eux ; et de fait quand les procureurs des gentilshommes demandoient des rentes à leurs tenanciers, ils leur respondoient qu'ils leur montrassent en la Bible s'ils le devoient payer ou non et que si leurs prédécesseurs avoient été des sots et des bestes, ils ne vouloient point l'estre. Quelques-uns de la noblesse commençoient à se laisser aller de telle sorte qu'ils entroient en composition avec eux, les priant de les laisser vivre en seureté en leurs maisons avec leurs labourages ; et quant aux rentes et fiefs ils ne leur en demandoient rien. »

Ces idées si nettement exprimées dans les prêches enrayèrent la marche et les succès de la Réforme et donnèrent une grande autorité aux Guises auprès de la Reine-mère.

Du reste de part et d'autre, on commit des atrocités sans nom et les catholiques et les protestants dans leur haine réciproque commirent le sacrilège d'appeler à leur secours l'étranger. Voilà certes le plus grand des crimes que les deux partis semblaient également ignorer.

Le 19 décembre 1562, dans la plaine de Dreux, une bataille décisive fut livrée, les huguenots durent battre en retraite, après avoir accompli des prodiges de valeur ; ils se retirèrent sur Orléans, où François de Guise les suivit et mit le siège devant la ville. Il pressait les travaux et certainement

la ville serait tombée bientôt en son pouvoir, quand il fut assassiné par un gentilhomme huguenot qu'il avait accueilli dans son camp ; il se nommait Poltrot Merey. Il tira un coup de pistolet sur de Guise le 18 février 1563.

Cependant toutes les autres places avaient été reprises par les catholiques qui, bien que victorieux n'étaient pas moins affaiblis que les huguenots ; ils étaient surtout fatigués de la guerre. Aussi la Reine-mère privée des chefs catholiques qui tous étaient morts offrit la paix aux huguenots ; Condé la signa malgré les récriminations de son parti, mais en retour de l'*Édit de pacification d'Amboise* qui permettait l'exercice du culte réformé dans toute la France dans toute maison noble et d'une ville par baillage (12 mars 1563).

Comme premier gage de conciliation, Catherine de Médicis fit marcher sur le Havre une armée composée de catholiques et de huguenots pour en chasser les Anglais qui l'occupaient depuis que la reine Elisabeth fournissait des soldats pour la Réforme. Le Havre fût délivré de l'occupation étrangère le 28 juillet, et les derniers étrangers : Suisses, Allemands, Anglais furent chassés de France ; le gouvernement paya lui-même avec les biens du clergé les Allemands que Condé avait appelés en France pour servir sa cause.

Grâce à toutes ces concessions, Catherine et son ministre L'hospital croyaient avoir apaisé les esprits complètement ; ils se trompaient ; les catholiques frémissaient de rage des concessions que victorieux, ils avaient faites aux protestants, et ceux-ci, loin de se montrer satisfaits des avantages qu'ils avaient reçus, étaient demeurés de plus en plus exigeants ; ils avaient même autant de morgue que s'ils eussent remporté la victoire. Tel était l'état des esprits en France vers la fin de l'année 1563.

(A suivre).

J. MARCUS DE VÈZE.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 9 avril 1891.

Président : M. P.-G. Leymarie ; secrétaire : M. Laurent de Faget. Membres présents : Mme Poulain, MM. Auzanneau, Boyer, Chaigneau, Mongin, Puvis, Varchawsky ; M. Bouvéry, malade, n'a pu assister à la séance. Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

M. Auzanneau, trésorier, donne ainsi qu'il suit la situation de la caisse à ce jour :

Dépôt au Crédit foncier, à la date du 31 mars 1891.....	1.012 fr. 61
Espèces en Caisse.....	318 » 90
Total francs.....	1.361 fr. 51

M. Mongin lit une lettre de M. Louis Gardy dans laquelle l'auteur de *Cherchons!* accepte de céder au prix de 1 fr. l'un, port en sus, les exemplaires de cet ouvrage que le comité a décidé d'adresser à la presse parisienne.

Des remerciements sont votés à M. Louis Gardy, à qui cinquante exemplaires de son ouvrage seront demandés. Cinquante exemplaires de : *Après la Mort* seront également demandés à M. Léon Denis, dans le même but de propagande.

M. Mongin donne lecture de l'appel qu'il a rédigé pour engager le journalisme parisien à s'occuper de la question spirite et, spécialement, à rendre compte des ouvrages de MM. Léon Denis et Louis Gardy. Le comité décide l'impression de cet appel et charge M. Laurent de Faget d'écrire une courte notice à l'intention des journaux qui ne voudraient pas insérer l'excellente étude de M. Mongin, à cause de son étendue.

M. Leymarie donne connaissance d'une lettre dans laquelle M. Henrion, de Chénée (Belgique), annonce que l'*Union spirite Liégeoise*, réunie en Assemblée générale a manifesté le regret qu'elle éprouve de voir le congrès de Bruxelles retardé jusqu'en 1894.

M. Laurent de Faget lit une lettre de M. Martin, de Bruxelles, écrite dans le même sens. M. Martin, faisant valoir toutes les raisons qui militent en faveur de la réunion du Congrès à une date plus rapprochée, demande que Comité de propagande revienne sur sa décision et, passant à une seconde lecture du projet en discussion, fixe la date de 1892 pour la réunion de ce Congrès.

Le Comité déclare ne pouvoir se déjuger, mais il approuve cette pensée, émise par M. Mongin, que nos frères de Belgique pourraient tenir en 1892, un congrès régional, sans préjudice du congrès international de 1894.

Il est bien entendu que les spirites de toutes les régions et même de toutes les nationalités, auraient le droit de prendre part individuellement à ce congrès régional qui pourrait être ainsi une préparation du congrès de 1894.

Celui de nos collègues dont l'opinion sur la prorogation des pouvoirs du Comité avait éveillé les susceptibilités de quelques-uns de ses membres, écrit la lettre suivante :

« Je n'ai jamais songé à suspecter le Comité de vouloir, par un subterfuge, proroger lui-même la durée de ses pouvoirs. J'ai voulu simplement le mettre en garde contre une fausse interprétation de ses actes, pouvant venir du dehors. Membre du Comité, tout ce qui le touche me touche, et j'avais le devoir de faire valoir toutes les considérations que vous savez dans l'intérêt commun.

« Si j'ai insisté sur la date de 1892, c'est que je voyais dans son adoption, à tort ou à raison, l'exécution d'un engagement pris. J'avais si peu de raisons personnelles d'agir ainsi que je n'ai pas hésité, en dernier lieu, à proposer celle de 1893 comme susceptible de rallier les opinions divergentes. »

M. Laurent de Faget est heureux de lire cette lettre qui concorde si bien avec sa propre appréciation, exprimée dans la précédente séance, de l'opinion émise alors par notre honorable correspondant. Le comité accueille avec la plus vive sympathie la lettre explicative qui vient d'être lue.

M. Boyer demande que des brochures de propagande soient mises à la disposition des groupes qui en auront l'emploi. Le Comité accède à cette demande.

La séance est levée à 11 heures moins 1/4.

Le Secrétaire : A. LAURENT DE FAGET.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Un ouvrier-poète — HENRY MÉRIOT.

Il y a déjà bien longtemps que je connais l'aimable poète qui a nom Henry Mériot. Il me souvient qu'en ces dernières années les hasards de la vie m'ayant fait échouer sur la plage aunisienne, à Angoulins-sur-Mer, je recevais quelquefois dans ma solitude, l'auteur des *Scabieuses*, qui venait me voir de Rochefort. Nous parlions d'art, de littérature, de spiritisme. Mériot disait des vers. Il préparait un second volume, publié aujourd'hui et couronné par l'*Académie des Muses santones*. Il y avait, en ces strophes, qu'il détaillait très lentement, beaucoup de lyrisme, beaucoup de sentiment aussi. La pensée se dégageait toujours juste, claire, et nous étions, ma femme et moi, émerveillés par ces belles phrases musicales auxquelles ne nuisait pas l'allure archaïque de certaines strophes.

Aujourd'hui les nouveaux vers du poète, les *Flûtes de Jade* (1), ont vu le jour. Elles jouent, ces flûtes charmantes, pour le cœur et l'esprit, leurs jolis airs, tour à tour vifs et lents. Elles évoquent des souvenirs de l'art ancien : Tableaux des maîtres primitifs, verrières des grandes cathédrales, œuvres des enlumineurs du moyen-âge et vieilles miniatures aux couleurs toujours vives avec initiales à fond d'or sur lesquelles serpentent des branches en arabesque... Elles chantent aussi l'éternelle chanson des enfants, des fleurs, des étoiles et des eaux !

(1) 1 vol. Paris, Alphonse Lemerre ; Royan, *Muses Santones*.

En ma qualité de chercheur — toujours préoccupé de savoir d'où viennent les idées innées qui font, de quelques-uns, des mathématiciens ou de peintres ; de certains autres des philosophes, des poètes, des orateurs — je me suis souvent demandé, songeant à l'écrivain très artiste dont je parle, comment un ouvrier — un simple ouvrier relieur — avait pu, non apprendre toutes les choses littéraires et autres qu'il sait, ce qui n'est qu'une question d'intelligence et de travail, mais avait eu la pensée de se créer, si je puis dire, une personnalité seconde, personnalité nous donnant, tour à tour, dans le même individu, un brave garçon, courbé sur son établi une partie de la journée, puis un gentilhomme de lettres à la phrase magistrale ?

Il ne s'agit pas, en effet, ici, d'un ouvrier rimant des chansons modernes, comme on en voit beaucoup de nos jours ; il s'agit d'un vrai poète que l'on peut rapprocher sans crainte du vieux maître Adam Billault, le menuisier de Nevers ; de Reboul, le boulanger-poète de Nîmes ; de Jasmin, le perruquier agenais — avec cette particularité cependant que Mériot est plutôt un artiste d'autrefois qu'un artiste de notre époque. Il me semble donc voir, en cette pensée de l'écrivain de se créer, comme je le faisais remarquer tout à l'heure, une personnalité nouvelle tout à fait en dehors de sa personnalité première — il me semble voir, dis-je, en cette pensée, probablement inconsciente, la manifestation certaine d'une *réincarnation*. Sous le travail lent des idées, innées, enrichies d'abord par des études longues et minutieuses, l'esprit, après avoir balbutié notre langue poétique moderne, nouvelle pour lui, s'est dégagé peu à peu de ses langes ; il a repris alors son ampleur et sa force d'autrefois. L'artiste a reparu. Ce n'était peut-être pas un poète ; ce devait être plutôt un ciseleur ou un peintre. Aujourd'hui, c'est un maître ès-rimes, qui, sous une forme différente, continue son œuvre, tout en se voyant condamné par les exigences de la vie à faire un métier pour nourrir le corps matériel.

Evidemment les lecteurs saisiraient mieux ce que je dis au sujet de cette personnalité fort intéressante et déjà haut placée dans le monde littéraire, s'ils lisaient les livres de Mériot. Il leur sera facile de se les procurer. Voici, en attendant, l'appréciation, sur les *Flûtes de Jade*, de Joséphin Péladan, un maître critique en fait d'art et de poésie :

« Rien d'aussi somptueux, dit-il, dans la variété et le bon goût que les « poèmes de Mériot. On dirait que c'est un chant de travail, si les fioritures, « les arabesques, ne donnaient l'impression d'un long labour où l'inspiration sans doute a dicté, mais cette dictée, l'artiste l'a calligraphiée avec « onciales d'outremer sur champ d'or. Il blasonne son émotion des plus

« brillants émaux ; sa muse ne pose le pied que sur le vair et la contre-hermine. Ce poète familial et presque dédaigneux de l'or, essaime les gemmes et les métaux précieux à tous ses vers, qui ont des reflets de vitrail et des sonorités vénitiennes. »

..

Il me reste à donner à nos lecteurs une idée du genre poétique d'Henry Mériot. C'est si je puis dire, et pour plusieurs de ses poésies, le genre *vieux catholique*, ce qui montre bien que nous sommes en présence d'un caractère d'autrefois. Pourquoi semblable note, en effet, et semblables regrets, se trouveraient-ils chez un vrai moderne ?... Mais laissons parler l'artiste et lisez ce beau sonnet dédié à Joséphine Souлары :

LE MISSEL DU PRIMAT

Après qu'il eût orné les grandes onciales
D'azur, de pourpre et d'or, le maître Ealumineur
Vit, joyau d'art pieux, surgir avec bonheur,
Le Missel offert aux fiertés primatiales.

Très long fut son travail ! — Mais les initiales
S'épanouissaient dans leur unique splendeur ;
Et le Livre, imprégné d'une mystique odeur,
Ne s'ouvrit qu'aux jours de fêtes paroissiales.

Des siècles ont passé sur ses feuillets ; les mains
Ont maculé le bord des rudes parchemins ;
Mais toujours resplendit l'œuvre du vieil artiste.

Et le cuir précieux dont il fut recouvert
Conserve dans des tons fatigués d'améthyste
Ses fleurons byzantins et ses rinceaux d'or vert.

Lisez aussi cette strophe d'une très belle facture, détachée de la pièce, ayant pour titre : *Charmes ensevelis* :

Siècles évanouis, temps aux couleurs éteintes,
Vous m'êtes un refuge aux chagrins d'ici-bas.
Je voudrais dans des vers exquis figer vos plaintes,
Fantômes que l'oubli couvre de ses frimas,
Siècles évanouis, temps aux couleurs éteintes.

..

Mériot ne fait pas, cependant, que des vers empreints d'un naïf sentiment chrétien. Il rime aussi des paysages ensoleillés que les grands maî-

tres Théophile Gauthier et Théodore de Banville, n'auraient pas hésité à signer :

Aux accents aigus des fibres folâtres,
Dansez votre ronde, ô mes rêves bleus
Avril est venu, chers hôtes frileux ;
Le grillon strident s'est tu dans les âtres.

Il neige partout des plumes d'oiseaux,
De légers flocons d'aubépines blanches ;
Au bord des étangs les pâles pervenches
Lacent leur corsage au miroir des eaux.

Lorsque le couchant dorera les plaines,
Vous me reviendrez riants et charmés ;
Et nous redirons, mes chers bien-aimés,
En vers attendris, vos courses lointaines.

Je m'arrête sur cette citation et je renvoie le lecteur aux deux ouvrages de l'ouvrier-poète : les *Scabieuses* et les *Flûtes de Jade*. En lisant ces vers d'une phrase si correcte, si pure, les spirites seront, je le crois, de mon avis. Ils verront, eux aussi, sans doute, la réincarnation d'un artiste de la Renaissance dans le gracieux rimeur contemporain.

ALEXANDRE VINCENT.

DU CONGRÈS INTERNATIONAL DE 1889

Réflexions par un témoin oculaire, le Dr GRAU, délégué bavarois, traduit de l'allemand par Mlle ALICE BOUVARD-GAGNE.

La première idée d'un congrès international spirite fut émise, en 1873, lors de l'exposition universelle de Vienne, par la Société psychologique de Barcelone qui la renouvela à l'exposition universelle de Philadelphie, en 1875 pour la réaliser à Barcelone, du 8 au 17 septembre 1888.

Il y vint une foule de représentants des doctrines d'Allan Kardec ; les délégués du spiritualisme empirique y firent défaut, ses adeptes étant principalement anglo-saxons et germains (1).

Pour le congrès de Paris, en 1889, le conseil exécutif avait choisi un terrain neutre où pussent se rencontrer fraternellement les spirites, les spiritualistes et les occultistes de toutes les écoles.

Les questions à controverses, par exemple la doctrine de la réincarnation

(1) Congrès spirite international de 1888, à Barcelone, vol. in-8 2 fr., à la librairie spirite.

et la question de Dieu, sujets de tant de discordes et de querelles, ne devaient pas y être discutées publiquement ; les invitations et le programme furent rédigés dans ce sens.

De telles promesses avaient, chez beaucoup, suscité de grandes espérances.

J'étais aussi plein d'une confiance qui fut considérablement augmentée par l'intéressant entretien que j'eus, quelques semaines avant le commencement du Congrès, avec le sympathique M. Leymarie éditeur de la *Revue spirite* ; je compris que la réussite du Congrès était due à l'union des spirites parisiens et que, pour le monde lettré et scientifique le succès serait moindre, à cause de l'abstention de certains personnages timorés, anciens médiums devenus hommes politiques et académiciens ; il me fut dit aussi que le défaut de bons médiums désillusionnerait les intéressés qui préférèrent le fait brutal aux paroles philosophiques.

Avec ces prodromes, le lundi 9 septembre, à 9 heures du matin, je me rendis à l'ouverture du Congrès, salle du Grand Orient de France ; M. le Dr Chazarain, président du Conseil exécutif, y transmit immédiatement ses pouvoirs au président réel du Congrès, M. Jules Lermina. La réunion était composée de délégués moitié français, car Paris à lui seul compte plus de 100.000 spirites, et l'autre moitié composée d'étrangers envoyés par les sociétés spirites et les feuilles périodiques de tous les pays du monde ; ils représentaient 95 journaux, 40.000 adhérents, 15 millions de spirites, les occultistes des différentes confessions, les spiritualistes, les cabalistes, théosophes et magnétiseurs, etc. Après le choix des présidents et des vice-présidents de chaque section, la constitution du bureau et le tracé du plan des travaux nettement déterminé, des discours furent prononcés ; en premier une harangue très spirituelle du philosophe Charles Fauvety ; une autre très instructive du secrétaire général ; enfin celui bien senti de M. Léon Denis.

La langue officielle choisie fut le français ; les Italiens et surtout les nombreux Espagnols présents se servirent de leur langue maternelle.

L'espagnol était immédiatement et habilement traduit en français par un Français que je crois espagnol pur sang.

D'après le plan primitif pendant toute la semaine, de 9 heures du matin à midi, et chaque après-midi de 3 heures à 6 heures, chaque section devait s'occuper de travaux fixés à l'avance sur différents sujets ; le lundi matin l'affluence fut si grande que la salle destinée aux sections ne pouvait contenir les participants qui se réunirent alors dans la grande salle ; on décida dès lors que pour donner à tous les membres l'occasion de discuter les

thèses exposées par chaque section, on se réunirait chaque après-midi dans la grande salle pour l'échange général d'idées et prendre des décisions sur les travaux, les débats et les discussions élaborés le matin dans chaque section particulière.

On y traita d'importantes questions, par exemple celles de l'immortalité et de la médiumnité.

Il ne se pouvait pas que dans une réunion où se rencontreraient tant d'éléments divers, il ne fût émis à côté de pensées profondes qui prouvaient que leurs auteurs avaient fait de véritables études et méditations philosophiques, quelques opinions moins saillantes suivies de conclusions naïves.

Ainsi un délégué de Lyon disait : « Je suis envoyé pour voter l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu ; puisque la créature existe, il doit aussi exister un créateur », logique qui ferait sourire des matérialistes.

Je ne blâme pas nos frères en croyance du Midi de la France, mais j'ai constaté ce passage d'un discours, séance tenante, dans mon livre de notes, pour affirmer que *le nom de Dieu fut prononcé le premier jour du Congrès.*

Un envoyé hollandais (il y en avait plusieurs) ne doit pas avoir assisté à cette première séance de l'après-midi, et conséquemment il n'a pu informer exactement Mme Élise Van Calcar ; je présume qu'il sera agréable à cette dame d'entendre affirmer ce qui précède.

En ce qui concerne les travaux individuels des sections, j'ai essayé de me renseigner ; comme témoin muet, mais très attentif j'ai pris part aux discussions des sections pour la propagande, l'occultisme et la philosophie ; malheureusement mes occupations ne me permettaient pas d'assister en même temps aux discussions des autres sections.

Ce qui est remarquable, et certainement l'œuvre d'un véritable esprit d'intuition, c'est que je fus conduit dans la section de philosophie pour entendre les débats sur la responsabilité ; la direction que me donnait mon guide spirituel m'apparut encore là, plus évidente, lorsque je lus dans le n° 45 du journal de mon ami, le Dr Cyriax les observations relatives à cette question ; ce qu'il combattait, avec raison, fut proposé par les spiritualistes hollandais ; les spirites espagnols et belges se tournèrent contre eux de toute la force de leur éloquence ; la responsabilité résulte clairement de la proposition du Hollandais comme aussi de la thèse des Espagnols et des Belges. Ces deux propositions dernières je les place ici car elles se complètent l'une l'autre.

Proposition belge : La loi du progrès qui veut que chaque être ne jouisse uniquement que du bonheur qu'il mérite, grâce à ses efforts, fait disparaître la question du mal, celle de la responsabilité et les remplace par la loi de nécessité et de justice.

Texte de la *proposition espagnole* : La souffrance est un moyen temporel du progrès. La responsabilité est la conséquence naturelle des actes volontaires.

Proposition hollandaise : La responsabilité est relative au développement de l'âme. Les plus élevés ont plus de responsabilité. Pourtant la responsabilité des actes des hommes ne peut être conçue que par un pouvoir supérieur à l'homme.

Par ces exemples on reconnaît comment des opinions très spirites ou très spiritualistes peuvent empiéter l'une sur l'autre, combien il est difficile d'établir une ligne de démarcation entre le spiritisme et le spiritualisme, et comment ils peuvent se distinguer l'un de l'autre, soit par l'adoption respective, soit par le rejet de la doctrine de la réincarnation.

Dans cette même section l'intelligence de Dieu fut aussi déterminée; les assistants, sans exception, furent anti-matérialistes et déclarèrent l'existence de Dieu, c'est-à-dire d'une cause, raison absolue de tous l'univers, d'un esprit par excellence par lequel tout vit; cette cause n'est pas une personne mais un état, la plus haute expression de l'harmonie intellectuelle, le seul moteur de tous les mondes, la source de tous les principes moraux; c'est l'idéal suprême contenu dans ces mots : Bonté, beauté, vérité, justice.

Toutes ces propositions furent approuvées par le Congrès; d'après ce qui précède ce qui est incompréhensible pour moi, c'est que Mme Van Calcar ait pu nommer le Congrès une assemblée d'athées sur les renseignements des délégués hollandais??

Dans la première section, où l'on traitait du spiritisme et du spiritualisme, on prit des décisions au sujet du spiritisme, de la médiumnité et des phénomènes, décisions qui furent unanimement signées par les spirites et les spiritualistes.

Contrairement au règlement primitif, d'après lequel toute question épineuse devait être mise de côté, la doctrine de la réincarnation fut introduite et radicalement discutée sur un mémoire de Mme Van Calcar, très agressif, et d'autre part je trouvais très naturel qu'on ne pût laisser cette doctrine à l'écart, vu la grande majorité au congrès de ses partisans; ce qui est certain, c'est que, à ce sujet, on obtint une foule d'interprétations, et que, à mon avis comme aussi à celui de beaucoup d'autres spiritualistes intéressés, cette seule séance quelque peu orageuse et d'ailleurs d'un caractère très conciliant du côté des hommes, fut occasionnée par des esprits obscurs et mauvais qui ne purent porter aucun préjudice à l'harmonie dominante.

Les décisions prises ne furent pas terriblement draconiennes, on peut vaillamment aller à leur rencontre et repousser quelques-unes de leurs affir-

mations. L'importance de la question, pour les deux partis spirites et spiritualistes exige que je relate les thèses adoptées :

1) La grande majorité des écoles spirites affirme que l'évolution de l'homme ne peut s'effectuer qu'à l'aide de réincarnations successives de son principe supérieur : l'âme.

2) Entre chaque incarnation, l'âme accompagnée du périsprit conserve intacte la personnalité du désincarné; cette personnalité est entière, c'est-à-dire douée de mémoire, d'intelligence et de volonté.

3) L'incarnation suivante est déterminée par la somme des mérites acquis dans l'existence antérieure, sans rétrogradation possible.

4) L'âme incarnée conserve inconsciemment le souvenir de ses acquisitions antérieures, acquisitions dont l'ensemble forme les idées innées.

5) Ces idées ou images constituant l'ensemble des mérites et des démérites des existences antérieures sont les facteurs de l'organisme matériel et les sources directes de son devenir.

6) Cependant un grand nombre de spirites et de spiritualistes constituant une école qui a droit à tous les respects de ses frères, nie la réincarnation, ce qui ne change du reste rien à la doctrine générale admise par les spirites.

7) Il est utile pour tous de prendre connaissance des arguments réciproques présentés par les deux écoles.

Qu'on observe principalement les paragraphes 6 et 7.

Comme parmi les spirites il y a des adversaires de la réincarnation, parmi les spiritualistes il y a des partisans de celle-ci. Cet état de choses étant régulier, on n'a proposé au congrès aucun dogme contradictoire et comment cela aurait-il pu être possible? Cela ne peut arriver et n'arrivera jamais, un futur congrès dût-il siéger à Londres, à Berlin, à New-York ou ailleurs; si pareille chose arrivait, ce serait inévitablement un coup mortel porté au mouvement spirite.

Souvenons-nous du proverbe : *l'union fait la force*, pour nous en tenir à une base commune qui suffit amplement à nos aspirations; il faut que nous nous réunissions fraternellement et ne prenions des décisions qu'au nom d'un commun accord, pour lutter et combattre avec efficacité nos deux plus inflexibles ennemis : le matérialisme et l'orthodoxie.

Pour atteindre ce noble but les spirites et les spiritualistes voudront certainement se tendre une main fraternelle et amie et ne porteront leurs regards désormais que vers cet objectif principal.

Les décisions des autres sections en partie publiées dans les feuilles spirites restent encore à citer; le manque d'espace nous oblige à y renoncer. Ces dernières furent exposées dans la première séance principale, le 15 sep-

tembre, par le secrétaire général, dans un long et très intéressant compte rendu. Cette séance, et la seconde du 16 septembre, eurent lieu dans la grande salle des fêtes du Grand Orient de France; elles firent une grande impression sur la presse et le monde savant par le nombre des participants.

Au président Jules Lermina nous devons une reconnaissance toute particulière pour sa direction circonspecte, énergique et impartiale; ses actes présidentiels furent essentiellement facilités par cette circonstance qu'il n'est ni spirite, ni spiritualiste, mais occultiste, pas matérialiste.

A cette séance finale plusieurs discours furent encore prononcés par des spirites, des spiritualistes et des occultistes; tous parlaient de conciliation, tous exprimaient leur suprême satisfaction de la réussite du congrès.

Le soir du 16 septembre un banquet réunissait les participants et à nouveau des paroles cordiales furent échangées.

Particulièrement remarquable fut le toast de Mme Gries-Traut, dans lequel elle pria les délégués allemands de transmettre aux sœurs allemandes les plus cordiales amitiés de la part des dames françaises, avec l' instante prière de collaborer au maintien de la bonne intelligence entre les deux pays.

Quelle est la cause principale du succès de ce premier congrès spirite et spiritualiste? Le congrès fit une salubre impression dans le monde, car la presse parisienne, le *Temps*, le *Journal des débats*, la *France*, le *Rappel*, l'*Eclair*, etc., firent prendre des notes à ce sujet; les deux premiers journaux mentionnés se sont même appliqués à n'employer dans leurs jugements qu'un langage très modéré. Ce congrès en effet offrait à maints intéressés bien des choses nouvelles et intéressantes, telles que les séances privées très réussies de Mme Everitt, l'un des meilleurs médiums d'Angleterre; les magnifiques photographies et dessins d'esprits obtenus par V. Sardou, Mumler, W. Crookes et le capitaine Volpi, MM. Everitt, Lacroix et tant d'autres.

Notons que les relations personnelles furent très cordiales; elles ont effacé les différences d'opinions et de points de vue pour rapprocher les cœurs.

Par le nombre imposant des participants le congrès a inspiré cet objectif aux pusillanimes, qu'il fallait avec courage mériter toujours par de nouvelles et bonnes actions: avant tout il a démontré que les spiritualistes, quelle que soit l'école à laquelle ils appartiennent doivent se confédérer avec sagesse et solidité pour l'action commune et accomplir leur grande et noble mission.

A l'aide de la nouvelle et sublime doctrine, ceux qui ont soif de vérité seront abreuvés; ceux qui sont plongés dans les erreurs du matérialisme

qui anéantissent l'esprit en paralysant la vie morale, ceux-là seront délivrés, seront conduits dans la bonne voie, celle qui nous ramène à un moteur conscient des mondes et à l'immortalité de l'âme.

Ces pensées ont pénétré mon cœur à la séance finale du congrès parisien, ce qui m'autorise comme Allemand et membre du bureau à dire quelques mots dont la substance traduite du français signifie ce qui suit :

Combien les idées des peuples latins et germains sont différentes par rapport à la doctrine de la réincarnation; la majorité des spiritualistes allemands la considèrent comme une hypothèse, très spirituelle il est vrai, pour établir la contradiction entre la prédestination et le libre arbitre, tout en déclarant quelle ne peut être prouvée par des faits irréfutables; quelle que soit notre opinion sur cette question, qui ne sera jamais résolue par aucun congrès, nous reconnaissons tous la doctrine essentielle du spiritisme et du spiritualisme.

Souhaitons que les idées de nos grands philosophes spiritualistes allemands, tels que Zöllner, Hellenbach, du Prel, Perty et beaucoup d'autres se confondent avec celles de votre grand Allan Kardec; que tous ces petits ruisseaux se réunissent dans le grand fleuve spirite pour former un cours tout-puissant, dont les ondes, claires et pures, soient capables de soulever tous les obstacles et porter l'humanité au pays où régneront le bien et l'esprit de justice.

Que ce fleuve bienfaisant renverse les barrières politiques et nous porte à pleines voiles vers un océan de vraie liberté, d'idéal, d'égalité, de fraternité et d'amour éternel.

LA DESTINÉE HUMAINE

(Suite). Voir la *Revue* du 1^{er} mai 1890.

— L'œuvre du Créateur?... Elle est là, sous nos yeux, — Sans ordre, sans sagesse, injuste, imprévoyante. — Vois : partout le labeur, sans but, sans récompense, — Et partout la souffrance, inique, imméritée. — Aucun lien n'unit l'avenir au présent. — Le présent au passé; l'existence est un fait — Fortuit et limité : le type de l'espèce — Immuable et fixé, se reproduit sans cesse — Sans jamais varier; l'Etre naît, vit et meurt : — Sortant du même moule un autre le remplace. — Et toujours l'horizon reste au même niveau. — L'âme survit au corps et l'horizon grandit.

— L'espèce est une étape où l'Etre doit passer, — Pour aller plus avant, pour s'élever plus haut. — Chaque fois qu'il renaît, qu'il revient sur un globe, — Continuer sa tâche au point interrompu, — L'Etre monte un degré de l'échelle vitale.

— Enfin quel est le but, quelle est la fin promise — A cet enchaînement d'existences sans nombre, — Se succédant sans cesse, à ces métamorphoses, — A tous ces avatars. L'un l'autre se suivant, — L'un l'autre s'engendrant?

— Travailler de concert — A l'œuvre du Très-Haut et jouir du bonheur, — Pur de toute souillure, immense, incomparable, — Qui vient de l'infini, que donne l'idéal. — L'Être a pour mission la recherche du vrai, — La pratique du bien, la connaissance entière — Des plans du Créateur. Pour accomplir sa tâche, — Il lui faut traverser, pénétrer la matière, — Avec elle s'unir de toutes les façons, — L'assouplir, la dompter, et puis, l'ayant vaincue, — Sortir de son étreinte et l'écarter de soi — Comme Christ écarta la pierre du tombeau.

— Dieu, le surnaturel, qu'est-ce que tout cela? — Je vis dans le présent. Le monde est-ce qu'il est, — Mais, dans son ordonnance, on ne voit, nulle part, — Une main directrice, un but déterminé.

— Regarde autour de toi, réfléchis et contemple : L'univers tout entier dénonce son créateur.

— Je le cherche partout et, ne le trouvant pas, — J'exclus, à tout jamais, de la trame des choses, — L'Être surnaturel, hypothèse inutile, — Qui jamais ne paraît, qu'à l'œuvre on ne voit pas.

— Qui donc aurait créé l'admirable harmonie — De la terre et des cieux, réglé le cours des astres, — La structure des corps et le jeu des organes, — Animé la matière, illuminé l'espace — Jusqu'en ses profondeurs? Qui donc aurait ainsi — Tout prévu, tout paré?

— Mais la matière existe — De toute éternité; la matière se meut, — Se transforme et produit, de toute éternité, — Les choses que tu vois, telles que tu les vois.

— Je vois les effets d'une cause première, — Immuable, éternelle, unique, nécessaire, — Régissant l'univers. Nul effet sans cause.

— J'admets ce que je vois, tout ce qui se démontre, — Or, je vois une seule et unique substance — Produire, en se mouvant, des êtres périssables — dont le type survit, identique à lui-même. — Quant à l'Être, sa force est restreinte et bornée : — Tout commence avec lui, tout se termine en lui, — L'Être ne poursuit pas un dessein personnel, — Une place d'honneur réservée au mérite, — Il ne va pas tout droit, suivant une tangente, — Au progrès infini : sa course s'infléchit, — Se courbe et se ramasse en un cercle parfait. — Intelligence et chair, c'est la manière d'être, — C'est la forme changeante et toujours périssable — De l'un des attributs du Tout universel. — Quand le trépas l'abat, il rentre dans la masse — Dont il était sorti, leur phosphorescente, — Feu follet passager, pour briller un instant — Sur la matière en rut.

— Et l'âme immortelle — Que devient-elle donc?

— Fragment de l'Absolu, — Un instant isolé, simple émanation — Du Tout universel, étincelle brillante, — L'âme anime le corps et retombe avec lui — Dans le torrent central. Ainsi fait la flamme — Quand la lampe s'éteint.

— L'idéal infini — Que nous sentons en nous, qui nous excite au bien, — A la perfection, est-ce une fiction, — Une erreur de l'Esprit?

— Non. L'idéal existe : — Éternel *devenir*, il existe en nous-même. — C'est l'esprit s'élevant à la toute-puissance, — Augmentant son pouvoir, atteignant à l'idée, — Comprimant l'infini, surmontant les obstacles; — C'est l'évolution, calme et majestueuse — En son éternité, de la substance unique — Utilisant sa force à l'accomplissement, — *Devenir* inconnu de l'œuvre créatrice. — Nous y travaillons tous, chacun dans notre sphère, — Car l'absolu n'est pas mais se fait chaque jour. — L'éternel Absolu progresse vers un but. — Donc ce but est le bien, l'idéal poursuivi, — La satisfaction.

— Qu'est-ce que la pensée, — Pourrais-tu bien le dire?

— Une force nerveuse — Que produit l'encéphale, une manière d'être — Inhérente

aux tissus de la matière grise. — C'est la sensation, actuelle et présente, — Que nous fait éprouver le retour régulier, — Successif et constant, des faits qui s'accomplissent — Et s'écoulent en nous.

— L'Âme qui voit les faits — S'accomplissant en nous, qui délibère et juge, — Qui discerne et connaît, qui fixe le rapport — Et la condition, apprécie et distingue — Le sujet de l'objet, la cause de l'effet, — assigne une valeur et donne un caractère — Au fait examiné, l'âme essence divine, — Supérieure au corps, plane au-dessus de lui, — Le conduit, le régit, le dompte et le domine.

— Je ne sais que penser, le doute me fatigue.

— Remonte jusqu'à Dieu, nous procédons de lui ; — C'est de lui que nous vient le mouvement et l'être.

— C'est donc lui qui nous livre au mal, à la souffrance, — Sans pouvoir engendrer quelque chose de mieux.

— O comble de l'outrage et de l'impiété ! — Blasphémer de la sorte, accuser d'impuissance — La Majesté divine, oser dire au Très-Haut : — « Je ne te connais pas, donc tu n'existe pas ! »

— Nulle part on ne voit la preuve qu'il existe ?

— Argument sans valeur. Cherche et tu trouveras. — Sais-tu toutes les lois du globe qui l'abrite ? — Tâche d'annihiler la notion de cause, — la notion du *moi*, de ta propre existence, tu n'y parviendras pas.

— Admettons une cause. — L'œuvre ne change pas et reste ce qu'il est : — Une création sans raison, sans motif, — Fruste, mal agencée. Aux uns la jouissance, — Aux autres la souffrance, à tous l'incertitude, — Un flux et un reflux d'événements contraires. — Je vis sans nul espoir, je souffre et je me plains. — Que maudit soit le jour dans lequel je suis né !

— Mets ton espoir en Dieu. Sa bonté nous réserve — Un avenir heureux.

— Le chemin est bien long — Qui conduit à ton Dieu.

— Chaque pas en avant — Te rapproche de lui.

— Chaque pas en avant, — Je me trouve toujours ainsi que le phénix, — Toi-même me l'a dit, renaissant à la vie, — En butte à ses horreurs, en proie à ses misères, — Et jamais on en sort, et toujours la matière — Nous tient et nous enchaîne.

— Et toujours ses liens — Deviennent plus légers.

— Je ne saurais le dire. — Ignorant l'avenir, ignorant mon passé, — Je connais le présent, les faits qui s'accomplissent, — Et je vois la nature, aveugle, inconsciente — Du bien comme du mal, sans but déterminé, — Entasser ses faveurs et ses calamités. — Le mal règne ici-bas. Le loup mange l'agneau, — La faiblesse pâtit, l'innocence succombe, — Le fleuve, en débordant, emporte pêle-mêle, — Les arbres, les moissons, les hommes, les troupeaux, — Le hasard est partout, nulle part la sagesse. — A quoi sert l'existence, en ce désordre affreux ? — Quel but poursuivons-nous ?

— La justice des hommes — N'est pas celle de Dieu. Confiné sur un globe, — L'homme voit et comprend le relatif terrestre, — Explique l'univers, définit la justice, — Sur des rapports tirés de son état présent. — Mais Dieu voit au delà de l'époque actuelle. — Il pense l'infini. Son regard circulaire — Embrasse le passé, le présent, l'avenir, — Le principe et la fin de l'univers entier. — Sachant ce qui convient, il choisit dans les sphères — Qui circulent au loin sous la voûte azurée, — Des êtres inégaux en savoir, en mérite, — Pour garnir et peupler d'autres terres du ciel, — Y porter le progrès et la diversité, — Inégaux en science, en mérite, en pouvoir, — Inégaux au moral, inégaux de partout,

— La besogne servile et les œuvres d'honneur — Le demandant ainsi, les uns viennent apprendre, — Les autres enseigner. — Imprégnés tout entiers — D'effluves émanés d'humanités diverses. — Ils apportent, chacun, dans leur nouveau séjour, — D'utiles notions, de fécondes idées, — Semences de progrès qui germeront un jour ; — Des aspirations vers un état meilleur, — Différentes souvent, mais toujours légitimes : — Elles sont le reflet d'un idéal rêvé, — Vaguement entrevu, sous un autre horizon, — Sous un ciel différent. De même fait l'abeille : — Revenant à la ruche, alerte, infatigable. — Elle emporte avec soi, pour composer son miel, — Dessucs et des parfums de plantes différentes.

— Mais, pourquoi les Esprits, dans leur nouveau séjour, — Ne sont-ils pas rangés suivant leurs sympathies, — Suivant leur aptitude et suivant leur mérite ?

— La place de chacun, dans l'ordre social, — Le bonheur qu'il ressent, l'injure qui l'accable, — Sont une conséquence, inévitable et juste, — Des actes accomplis par lui, précédemment, — Dans une autre existence. Expier ou jouir, — Telle est la loi de Dieu. Au jour de leur naissance, — Les uns viennent d'en bas, d'un monde plus infime. — Ils montent dans la gloire. Ayant bien mérité, — C'est une récompense, un progrès accompli. — D'autres viennent d'en haut, des mondes fortunés. — Ayant démérité, fait un mauvais emploi — Des dons du Créateur, toute faute commise — Devant être expiée, ils s'en vont en exil. — Instruments de progrès, revivre sur un globe — Où la vie est plus rude, emportant avec eux, — Vague perception, douce réminiscence, — un souvenir lointain du paradis perdu. — Ils n'y retourneront qu'après avoir instruit, — Et mis à leur niveau, les êtres ignorants, — Incultes et grossiers qui vivent auprès d'eux. — Le châtiment des uns sert au progrès des autres : — C'est ainsi que se fait la révélation.

— Alors l'homme déchoit et retourne en arrière. — Descendre et remonter, tournoyant dans le vide, — De même qu'Ixion, sur sa roue attaché ; — Trainier un lourd fardeau, de même que Sisyphe — Et, le sommet gravi, retourner à l'abîme : — Dans le ciel radieux, dans la gloire céleste, — S'élever comme Icare et tomber foudroyé — Sur le sol que l'on quitte ! Amère destinée ! — Nulle sécurité dans le bien-être acquis ! — Si je déchois encor, de maillons en maillons — Redescendant la chaîne, où donc m'arrêterai-je ? — Irai-je jusqu'en bas ?

— L'Esprit ne déchoit pas, — Sa marche est progressive. Il peut stationner, — S'attarder sur la route, et reprendre à nouveau — Une épreuve avortée, occuper dans le monde, Un rang inférieur et de moindre importance, — De riche et de puissant, devenir humble et pauvre. — La richesse et le rang ne font pas le mérite : — Hérode était tétarque et Jésus charpentier.

— On remonte à sa source, on revient sur ses pas — Quand la fatalité vous met sur une voie — Par où l'on a passé, vous impose une épreuve — Qu'on a déjà subie.

— Aller en mission, — Instrument de progrès, auprès des arriérés, — Enseigner ce qu'on sait, éclairer leurs ténèbres, — Secouer leur torpeur et les hausser à soi, — Sans s'abaisser vers eux, ce n'est point redescendre — Les gradins de la vie.

— O sainte quiétude ! — Quand donc goûterons-nous le repos absolu — Dans la perfection ?

— L'absorption en Dieu — N'est point le but final de l'existence humaine, — Nos aspirations ont, pour se satisfaire, — La durée infinie et l'infini des mondes. — Les stations du ciel enferment des séjours — Dont nous ne soupçonnons la grandeur ni l'éclat, — La splendeur ni la gloire. A nous de les atteindre, — Ils nous sont réservés.

— Les changements d'état, — Les transmigrations d'un monde dans un autre, — Dureront-ils toujours ? Joindrons-nous l'Absolu, — Nous absorbera-t-il ?

— Cela n'est pas possible.

— Pourquoi, pour quel motif?

— Parce qu'il est la cause — Et nous sommes l'effet, parce que nous vivons — Et que vivre c'est croître, augmenter, varier, — Et, qu'entre nous et lui, s'interposent les mondes — La nature changeante, instable et corruptible. — Moteur de l'univers, impassible, immuable, — Inconditionnel, l'Absolu nous attire, — Nous gravitons vers lui. Sa courbe hyperbolique — Se perd dans l'infini. Courant à sa rencontre, — Sans cesse nous irons la serrant de plus près. — Autant nous avançons, d'autant s'ouvrent ses branches : — Nous la joindrons jamais.

— Etrange destinée : — Côté l'Absolu sans pouvoir le frôler ! — Rencontrer en tous lieux, dans les terres du ciel, — Le mal, le relatif, souffrance et contingence, — Nulle part le repos, nulle part le triomphe, — La satisfaction ! Pauvre existence humaine, — Toile de Pénélope, œuvre laborieuse, — Toujours sur le métier, défaite, puis refaite, — Jamais parachevée ! Ami d'un autre monde, — Peut-être as-tu raison, peut-être existe-t-il — Un plan dans l'univers, mais rien ne le démontre — Et le doute est permis. Si la mort nous détruit — Nous dissout tout entier, le malheur n'est pas grand : — Nous cessons de souffrir. Plus tôt sera le mieux. — Mais si nous revivons, nous faudra-t-il encore — Reprendre l'existence avec les mêmes sens, — Les mêmes passions, le même entendement — Sans quo rien soit changé?

— Cela dépend des globes — Où tu prendras naissance.

— Admettons ce détail. — Me voici plus parfait, me voici plus instruit. — Mais tout est relatif. Le désir de savoir, — La soif de l'inconnu m'irritera toujours — Et toujours le bonheur s'enfuira loin de moi.

— Le bonheur ce n'est pas la satisfaction — Qui cesse d'exister sitôt qu'on l'a goûtée. — Il réside autre part. Le bonheur c'est la vie, — La transformation, la lutte et le triomphe : — C'est savoir pratiquer l'amour évangélique, — La solidarité ; ramener le sourire — Et le contentement sur les lèvres crispées, — Sur les fronts soucieux ; c'est enfin l'espérance, — Désir inassouvi, qui persiste quand même, — Nous console et nous berce, et nous fait entrevoir — Le bien dans le présent, le mieux dans l'avenir.

— Qu'est-ce donc que le mal, qu'est-ce donc que le bien?

— La lutte du divin contre la volupté. — Le mal avec le bien, au début de la vie, — Est partout confondu. Plongé dans la matière, — Pris de tous les côtés, englué de partout, — L'Esprit pour l'assouplir, la pénètre et s'y meut — Comme l'oiseau dans l'air et le poisson dans l'eau. — Mais il doit en sortir, pour monter dans la gloire, — Pur de toute souillure, exempt d'infirmités, — En contact avec elle, il l'attaque soudain, — La pécit à sa guise et rompt son inertie, — Il l'échauffe, il l'anime, il la force à produire — Des organes nouveaux et combine avec elle — Les types successifs, l'un procédant de l'autre, — Où la vie apparaît, chaque fois plus splendide — Opulente et parfaite en sa complexité. — L'Esprit veut s'affranchir, la matière résiste, — C'est dans leur désaccord que réside le mal, — Dans l'effort de l'Esprit la lutte qu'il soutient — Pour se débarrasser du joug de la matière — Et briser ses liens, tentacules tenaces, — Allant et revenant, glissant et s'enroulant — Tout autour de leur proie, excitant les instincts, — Irritant le désir et torturant l'esprit — De soins matériels, de vulgaires soucis.

— La lutte du divin contre la volupté, — Du bien contre le mal, sera-t-elle éternelle ? — Les peines, les tourments, les soins et les soucis — Formeront-ils toujours la trame de la vie ?

- Quand, libre et pur, l'Esprit surgit victorieux, — Dégagé tout à fait du lien corporel,
- Il est sorti du mal et n'y rentrera plus.
- Cela n'est pas certain. Le mal existe en soi. — Il peut changer d'objet mais reste ce qu'il est.
- Le miroir réfléchit l'horizon visuel, — Jamais rien au delà. De même font les êtres
- Voyant un seul aspect de l'immense univers, — Celui qu'offre leur globe, ignorant tout le reste, — Ignorant le rapport de l'ensemble aux parties, — Ne pouvant concevoir quelque chose en dehors — Du mode d'existence, actuel et présent, — Auquel ils sont soumis, ils jugent d'après eux. — Crois-tu donc que ta sphère, infime satellite, — Et même que ton monde, atome imperceptible — Au sein de l'infini, renferment toutes choses — Et sont le dernier mot de la création?
- Tout est doute ici-bas. Explique-moi pourquoi — Le monde est ainsi fait.
- C'est le secret de Dieu.
- Eh bien ! attendons l'heure où tout devient possible.

L'IDENTITÉ DES DÉFUNTS

En offrant aux lecteurs de la revue le récit des quelques faits qui vont suivre, je dois déclarer que je ne crois nullement à l'identité des défunts et que tout ce qui est affirmé ou nié par les phénomènes, est accueilli par moi sous bénéfice d'inventaire, quand l'inventaire sera possible.

Le médium qui m'a servi est un jeune paysan étant allé à l'école du village de 150 habitants où je faisais mes expériences, jusqu'à l'âge de 11 ans ; depuis six ans je connaissais ses allures et son caractère ; c'est à la suite d'une séance à Paris, qu'ayant essayé à tout hasard diverses personnes, je découvris ce médium.

Nous n'évoquions pas, ou rarement, notre croyance aux Esprits était des plus médiocres.

Un soir l'Esprit prié de se désigner dicta par la table :

Maréchal de Tourville.

Trois personnes de ma famille et moi, seuls assistants, nous nous demandâmes qui était ce personnage.

— J'ons lu, dit le médium *qui était seul à la table*, l'histoire d'un marin de ce nom là.

— Mais il n'y a pas de maréchaux dans la marine ? objectai-je — Si, dit la table.

— Quelle année êtes-vous mort ? — 1701.

Le médium consulté dit ne pas se souvenir si cette date était exacte. « Il y a longtemps que j'ons lu ça, ça doit être dans quelque livre chez moi. »

Je consultai l'histoire de Duruy, la date était exacte.

— Comment êtes-vous mort ?

— *Écrivez, j'ai quelque chose à vous communiquer.*

— *Dictes. — J'ai eu deux enfants, un garçon et une fille, mon fils a été tué à Denain le 27 juillet 1712, il s'appelait Louis Hilarion.*

Le médium consulté déclara ne pas se souvenir si ces données étaient exactes, Duruy était muet à cet égard. Peu après je fus chez le médium, nous cherchâmes dans un grenier, sous un tas de planches était une vieille malle couverte de poussière et de toiles d'araignées ; dans un tas de papiers et vieux livres, nous trouvâmes un petit livre intitulé ; histoire du maréchal de Tourville, et aux dernières pages les faits qui nous avaient été dictés.

Je ne discute point, je cite simplement les faits.

Un autre jour l'Esprit prié de dire ce qu'il voudrait, dicta :

— *Le jeune homme qui fait marcher la table a fait un rêve la nuit dernière dont il ne se souvient pas.*

Le médium questionné soutient n'avoir pas rêvé.

— Qu'a-t-il rêvé ?

— *Il a vu la représentation de la mort par des ossements.*

Alors le médium se souvint de son rêve et compléta les indications de la table.

Autre fait tiré de trois séances et auxquelles n'assistaient que ma famille et moi et le médium seul à la table.

1^{re} Séance. — Qui est là. — *Raymond Dupuy seigneur de Montbrun.*

(Absolument inconnu de nous tous.)

— Où habitez-vous ?

— *Au château de Rochechinart.*

Impossible d'avoir d'autres indications sur le lieu où git ce château.

— Quelle année êtes-vous mort ? 1740.

Nous parlons guerre et découvertes, et je lui demande s'il connaît le téléphone que j'ai expliqué au médium peu de jours auparavant ; sur réponse négative, j'explique le téléphone.

— *Vous n'êtes qu'un farceur.*

— Allez au diable espèce de noblaillon !

— Non. — Dictes quelque chose alors.

— *Lisez dans l'Ouvrier, vous y verrez l'histoire de mon épouse, Fleur de lis, elle est très intéressante.*

Nous nous demandons ce que veut dire « l'Ouvrier », un de mes enfants croit savoir qu'il existe un journal ayant ce titre.

— En effet, dis-je, c'est même un journal clérical. Le médium ignorait

ce que c'était que l'Ouvrier. Le lendemain je m'informai ; l'Ouvrier n'était reçu par personne dans le village, ni ses environs et le médium ne s'absentait jamais.

Deuxième séance, 8 jours après.

Qui est là ? — *Raymond Dupuy*.

— Qui vous amène ? — *Je me suis trompé l'autre jour en vous dictant la date de ma mort.*

— Ah ! Et vous venez pour cela ? — *Oui.*

— Allons vous êtes bien aimable, dictiez.

Nous barbotâmes alors pendant 10 minutes, impossible de se comprendre ; enfin je compris, il donnait des chiffres romains !

MDLXXV (1575).

— Comment êtes vous mort ?

— *Je suis mort prisonnier du roi Henri III, j'ai été exécuté contre ce roi.*

Exécuté ! c'est un vieux mot ? — Oui.

(Ce n'est pas un mot de la localité).

Quelques jours après, je vis chez l'instituteur un gros livre dans sa bibliothèque ; l'ayant ouvert, les mots : Montbrun, Henri III, frappèrent mes regards.

— Voilà notre affaire ! dis-je, notre médium a lu ce livre !

— En tous cas il n'a pas lu celui-ci, dit l'instituteur, car je l'ai apporté de mon pays, il y a deux mois et il n'est pas sorti d'ici ; le médium ne vient jamais chez moi.

En effet ce jeune paysan, très timide, ne fréquentait personne et vivait seul avec sa mère qui était veuve.

J'emportai le livre pour le parcourir, rien dans le texte de *Raymond Dupuy* ni de *Rochechinard*, mais à la fin, je trouvai une note historique sur *Charles Dupuy de Montbrun* qui avait guerroyé contre Henri III et avait eu la tête tranchée en 1575 (chiffres ordinaires). Je fus trouver le médium qui me dit :

— « Oh monsieur j'nous jamais lu rien de ça, ben sur, j'men souviendrais bèn.

— Enfin lisez-le tout de même, peut-être l'avez vous totalement oublié.

Quelques jours après le médium me rendit le livre et me dit que c'était la première fois qu'il lisait cette histoire.

(Je ne discute pas la sincérité du médium la voici confirmée en grande partie).

3^e Séance. — Ce soir là étant à table, seuls en famille, (nous n'avions pas de domestique), l'affaire *Raymond Dupuy* me revenant en mémoire, je

me dis : Je ne me souviens plus quel supplice on a fait subir à Charles Dupuy.

— On lui a coupé la tête, dit ma femme.

— Je ne crois pas, dis-je, on dit bien qu'on l'a exécuté, mais il me semble qu'on ne dit pas le genre d'exécution.

La conversation en resta là et nous achevâmes de dîner ; puis je fus chercher le médium que j'amena et qui se mit seul à la table, mais nous n'avions plus songé à Raymond Dupuy, quand, à un moment donné l'Esprit se donna pour ce personnage.

— Ah ! quoi de neuf à nous dire ?

— *Je vous promets que je n'ai pas eu le cou coupé.*

— Tiens ! dirent mes enfants, il répond à la question lors de notre dîner.

— En effet, dis-je, mais quand vous voudrez vous donner pour un grand personnage il ne faudra pas dicter « Je vous promets », mais je vous assure ou je vous certifie.

Je vous promets, est une expression du médium mais le médium ignorait notre conversation et c'est là l'important en l'espèce, pour l'analyse. Qu'on note que toutes les appellations ont été faites par moi.

4^e Séance. — Un mois après s'annonça à nouveau Raymond Dupuy de Montbrun.

— Ah nous avons relu votre histoire, vous étiez surnommé le brave ? —

Oui. — Contre qui avez-vous combattu en combat singulier ?

— *Maclou* — Maclou ! ? oh c'est une farce ! C'est contre le comte de Suze ! C'est Maclou de la gardeuse d'ours ?

— *Le nom que je viens de vous dicter est celui d'un personnage qui voulait détruire mon château de Rochechinart.*

— Mais voilà deux fois que vous nous parlez de Rochechinart, il n'existe pas, je ne l'ai trouvé nulle part, il n'en est pas question, dans votre histoire, ni de Maclou, ni de Fleur de lis. Vous habitez au château de Montbrun, diocèse de Gap, Drôme ou Hautes-Alpes ? — Non.

— Vous vous appeliez Charles ? — Non.

— L'histoire blague donc ? — Oui.

— Henri III vous a coupé le cou ? — Non.

— Pardon. — Non, non.

— Quel supplice vous a-t-il infligé ?

— *Aucun ; je suis mort entre les bras de mon épouse qui était venue auprès du roi pour demander ma grâce et elle lui a été accordée i i heures après ma mort.*

i i veulent dire 2 ? — Oui, j'ai beaucoup regretté ne pas avoir eu ma déli-

vrance plus tôt, car j'ai bien fait verser des larmes à mon épouse en ne voulant pas rester près d'elle.

Nous étions déçus, les faits du livre étaient contestés. Peu après, étant à Paris, j'eus l'idée d'aller au journal *l'Ouvrier* et de m'informer. Un roman d'Oscar de Poli — *Fleur-de-lis* avait paru, on l'avait fait mettre en volume, j'en achetai un et, une fois dans le train, je le lus, Rochechinari, Maclou, *Fleur-de-lis*, y apparaissaient ainsi que Raymond Dupuy, frère de Charles Dupuy dont j'avais trouvé des notes historiques et à la fin l'épithète : *Cigiste notre seigneur Raymond Dupuy de Montbrun, mort en ce mois d'aoust de l'an MDLXXV* ! ?

Ma fille n'avait jamais lu ce roman. Je fus retrouver mon médium et malgré ses affirmations, je l'obligeai à le lire ; il soutint n'en avoir jamais eu connaissance autrement.

— Peut-être l'avez vous lu, il y a 10 ou 12 ans, et ne vous en souvenez-vous plus.

Je complétais l'enquête ; le roman avait paru dans *l'Ouvrier* 15 mois auparavant seulement, de décembre 1885 à avril 1886, on ne pouvait l'avoir lu sans s'en souvenir.

Étant tenace dans mes enquêtes j'écrivis à M. Oscar de Poli qui me répondit : *Raymond Dupuy et Fleur de lis sont deux personnages imaginaires !!!*

Preuve, diront les sceptiques, que votre médium était un fumiste, et vous, un naïf.

J'ai bien d'autres cas, aussi baroques, où le médium ne pouvait tromper, où sa sincérité n'avait pas à être examinée ; si je cite celui-ci c'est que je sais le médium sincère.

Preuve, diront les spirites, que c'est l'Esprit qui était un fumiste.

Soit ; mais comment discerner quand l'Esprit est sérieux ??

Et si le phénomène peut se donner pour un personnage imaginaire, sorti de toutes pièces du cerveau de M. Oscar de Poli, où est la preuve de sa sincérité quand il nous affirme avoir été *un de nos défunts* ? ?

Et s'il peut venir répondre à des questions qu'on s'est posé en famille à l'insu du médium, comment savoir si le phénomène joue son personnage sur ce qu'il sait par nous ou par d'autres personnes éloignées, ou s'il est bien l'intellect de ce qui fut ce personnage ? ?

Les Esprits sont sincères, dira-t-on, quand ils agissent suivant les règles de notre morale et qu'ils répondent à nos affections, *dont ils ne se joueraient certainement pas.*

Voilà ce dont je voudrais voir la démonstration ! A. Goupil.

N. D. L. R. M. Goupil est un chercheur, et sur un ou deux faits, il tire des conséquences dont nous lui laissons la responsabilité ; une multitude de cas nous a logiquement prouvé le contraire.

LETTRE DU SÉNATEUR GIUSEPPE BORSELLI

Le Il Vessillo spiritista, du cap. E. Volpi, contient la lettre très importante que voici, de notre honoré frère et ami, le sénateur du royaume, Giuseppe Borselli :

Villa de Bondeno (Ferrare), 25 février 1891 : J'accepte, cher cap. E. Volpi, en tout et pour tout les principes contenus dans le premier numéro de *Il Vessillo Spiritista*, parce qu'ils sont complètement d'accord avec les miens. Convaincu de la grandeur de la philosophie kardekiste, je la professe depuis vingt-quatre ans passés, et par conviction je suis au courant de ce qui s'écrit à ce sujet soit en France ou dans les autres pays.

Nous pouvons accepter toutes les religions qui admettent Dieu et l'immortalité de l'âme, sans en suivre aucune : la nôtre est une philosophie basée sur la raison, sur les faits, sur la science, ce que je n'ai jamais trouvé dans la secte catholique, laquelle exige une foi aveugle dans les miracles et à ses dogmes. Les ignorants seuls préfèrent le mensonge à la vérité.

Votre entrée en matière procède du meilleur esprit ; n'abandonnez pas cette voie si sage et maintenez-y énergiquement votre Vessiglio.

Dans ma longue vie (j'ai 80 ans) j'ai passé par toutes les épreuves, et finalement en étudiant la nature de Dieu, architecte de l'Univers, j'ai acquis cette lumière, *le vrai*, qui resplendit en moi et éclaire ma conscience. Mes pieds touchent à peine à la terre puisque je vais me désincarner, et mon âme s'absorbe en Dieu, et en Christ patron de cette planète, vallée de travail et de régénération dans laquelle les apôtres de la réincarnation sont persécutés.

Notre labeur spirite est béni ; dans cinquante ans, au plus, la religion universelle du bon sens, sans prêtres et sans autels, unira glorieusement tous les peuples éclairés et civilisés de notre monde.

GIUSEPPE BORSELLI.

CATHOLICISME ET SPIRITISME (*Suite*,)

(Voir la *Revue* d'Avril 1891.)

Le Chapitre VIII parle du dogme imposé de « l'Immaculée conception ». Cette croyance facultative jusqu'à notre époque est devenue chose obligatoire sous peine de damnation éternelle, pendant le pontificat de Pie IX. Ce dogme contre nature fit à autres époques couler des flots d'encre : parmi les théologiens chrétiens les uns disent oui, d'autres non. Aujourd'hui il pourrait faire couler des flots de sang, comme tant d'autres, si on pouvait encore violenter la liberté et la raison humaines.

Dans *le chapitre IX*, l'auteur fait l'historique à travers les âges du dogme de « la trinité » lequel fut enseigné sous forme symbolique par certaines religions antiques ; la

religion hindoue par exemple : Brahma, Vischnou, Siva et par certaines autres religions de l'Orient. Le christianisme étant d'une création postérieure, il est facile de conclure où il a puisé l'idée de cette trinité symbolique, mais en l'enseignant dans sa lettre et non plus dans son esprit. Donc $1 = 3$ ou $3 = 1$. A croire toujours sous peine de damnation éternelle. *Le Chapitre X* a pour titre : « *les Miracles* ». Monsieur Jésuspret, comme le plus grand nombre de ses contemporains se plaçant à différents points de vue, nie absolument le miracle. Les connaissances humaines ayant progressé, les faits inexplicables et inexploqués dans le passé sont devenus simplement des lois de la nature, incomprises jusque-là. L'avenir arrivera à diminuer de plus en plus le nombre des faits de cette nature, l'intelligence et le travail de l'homme agissant sans cesse dans chaque branche de connaissances.

Dans le chapitre XI, l'auteur traite « *du jugement dernier* ». Il résume son exposé d'après les écritures saintes; chacun devra retrouver les différentes parties qui ont composé son corps matériel, bien que décomposé et transformé depuis des siècles pour beaucoup, et se rendre ainsi au plus vite à la vallée de Josaphat à l'appel éclatant des trompettes angéliques sonnant aux quatre coins du monde, alors que les étoiles tomberont du ciel sur la terre, Sirius par exemple. L'auteur donne la signification logique et raisonnable de cette idée du jugement dernier à l'aide de l'enseignement spirite.

Le Chapitre XII a pour objet « *la confession* ». L'auteur fait l'exposé historique et dogmatique de ce sacrement de création éminemment catholique, que cette église impose à ses fidèles, toujours sous la menace de l'enfer à perpétuité. Il en examine certaines conséquences sociales et certains inconvénients d'ordre intime; certaines de ces conséquences ont été cherchées et voulues par les créateurs de ce sacrement, ajoute l'auteur. C'est l'avis de beaucoup d'autres.

Le Chapitre XIII parle « *de l'infailibilité papale* ». Elle fut décrétée en 1870 par la papauté elle-même à son propre profit, à l'aide d'un concile œcuménique convoqué à cet effet, et dans lequel on eut grand soin d'étouffer les voix de nombreux évêques s'élevant contre ce défi jeté au bon sens à notre époque. L'infailibilité et le syllabus doivent constituer le credo de tout catholique sincère aspirant aux félicités suprêmes du paradis. Quant aux autres, s'en accommodera qui voudra et qui pourra. *Jupiter quos vult perdera dementat*. C'est le cas d'appliquer ce vieil adage à la curie romaine.

Les Chapitres XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, XIX et XX, traitent de façon très intéressante au point de vue historique et dogmatique des différents sacrements imposés ou administrés à ses fidèles par l'église catholique. Inutile d'en écrire ici la nomenclature que chacun connaît.

Dans sa conclusion, l'auteur expose avec raison que l'enseignement catholique actuel n'est en rien l'enseignement des premiers âges. Toutes les religions se contredisent, dit-il très justement et les divers sacerdocees se jettent mutuellement au nom de leurs dogmes l'anathème à la tête. Pour l'homme éclairé et intelligent n'admettant pas facilement que tout finit avec le corps, que croire dans ces conditions? Un certain nombre s'arrête à ne plus croire à rien, grossissant ainsi les rangs des matérialistes; d'autres attendent le moment à venir tôt ou tard d'être bien obligés de voir par eux-mêmes ce qu'il peut y avoir au-delà de cette vie. L'auteur, lui, conseille d'étudier la philosophie

spirite reposant sur des faits constatés et indéniables, lesquels établissent l'immortalité de l'âme, la survivance du moi après la mort du corps et les différentes conditions dans lesquelles se meuvent alors et agissent les âmes humaines selon leurs actes bons ou mauvais. Chacun peut ainsi se conduire en connaissance de causes dans la vie présente. Telle est la bien juste conclusion de M. J. Jésupret, à laquelle l'auteur de l'article se permet d'ajouter simplement ce vieil adage bien vrai en ces matières : « Cherchez et vous trouverez ».

1 fr. 50, 1, rue Chabanais, librairie spirite.

Capitaine BOULLE.

Nous lisons ce qui suit dans l'*Indépendant de Douai* :

La librairie des sciences psychologiques, rue Chabanais, 1, à Paris, publie sous le titre : *Catholicisme et Spiritisme*, un volume de notre concitoyen, M. Jésupret fils.

M. Jésupret est un chaud partisan du spiritisme, — philosophie basée sur la croyance à l'existence des esprits et à leurs manifestations. Il dit à ce sujet dans son ouvrage :

« De la danse des tables dont on fit, il y a une trentaine d'années, un passe-temps agréable, un amusement de société, est sortie toute une science, qui nous a dévoilé les mystères du monde invisible. Grâce au spiritisme, les communications avec nos chers disparus sont aussi faciles que celles des négociants d'Europe et d'Amérique au moyen des fils télégraphiques. Des expériences minutieuses et scientifiques ont été faites dans ce domaine par un grand nombre de savants de toutes les nations. Les faits sont là, on ne peut les nier. »

Nous n'avons pas suffisamment étudié le spiritisme pour approuver ou controvertir les affirmations de M. Jésupret fils et pour apprécier surtout les graves considérations philosophiques qu'il développe dans les vingt-deux chapitres de son volume.

Si nous en croyons l'auteur, le spiritisme a et a eu des adeptes marquants, l'académicien Sardou, Camille Flammarion astronome, Georges Sand, de Balzac, Alexandre Dumas père, Victor Hugo, Vacquerie, le comte de Gasparin, Delphine de Girardin, Arsène Houssaye, la reine Victoria d'Angleterre, le roi de Bavière, les présidents Lincoln et Thiers, les deux derniers empereurs de France et de Russie....

A ce propos, M. Jésupret fils rappelle ces paroles de Victor Hugo :

« La table tournante et parlante a été fort raillée, — dit l'exilé de Jersey, — parlons net : cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; un savant qui rit du possible, est bien près d'être un idiot.

« Éviter un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science. »

Nous aimons à citer ces paroles parce qu'elles sont dignes de celui qui les a écrites. Amis avant tout de la liberté vraie, de la libre et franche discussion, nous n'admettons pas qu'on démolisse les systèmes, soit politiques, soit philosophiques, sans les avoir sérieusement étudiés. Nous ne pouvons donc que savoir gré à M. Jésupret fils d'avoir

apporté sa pierre à l'édifice, et d'y avoir consacré de consciencieuses observations personnelles dans le joli volume que nous avons sous les yeux et que nous nous faisons un devoir de signaler.

A *La Tribune* de Genève,

Monsieur le Rédacteur, permettez-moi d'avoir recours à votre obligeance dans le but de rectifier le plus sommairement possible l'appréciation de votre correspondant sur l'ouvrage de notre ami, M. Louis Gardy, *Cherchons*, réponse aux conférences de M. le professeur Emile Yung sur le spiritisme. (Voir *Tribune*, du 13 courant). Contrairement à votre correspondant, l'ouvrage de M. Louis Gardy est apprécié à sa valeur par tous les journaux scientifiques étrangers, et c'est à juste titre que les éloges les plus chaleureux sont adressés à son auteur pour son œuvre présentée avec simplicité, écrite clairement, dont les faits nombreux ont été puisés aux sources les plus sûres.

Votre correspondant conclut que le spiritisme est dans l'enfance! — Pour lui, très certainement! — S'il se donnait la peine d'étudier, il apprendrait des multitudes de choses qu'il ignore, entre autres les divers moyens de communication, qui ne sont pas que ceux des tables tournantes.

Ce mode de communication, le plus répandu et le plus simple, est l'a-b-c de cette science, car aujourd'hui l'on a acquis des moyens beaucoup plus expéditifs et plus raisonnés. Ce n'est pas une raison pour que celui qui ignore cette chose en nie l'existence.

Le spiritisme n'est pas une science superficielle qui ne demande que quelques minutes d'attention, mais bien une science profonde qui exige de longues, de sérieuses études, et il ne suffit pas d'avoir l'intention de communiquer avec le monde spirituel pour que cela soit possible; il faut d'abord étudier avec modestie avant de vouloir au préalable jouer à l'élève qui en veut savoir plus que son professeur.

La théorie est la condition *sine qua non* avant de pouvoir attaquer la pratique.

On reproche aux spirites d'être trop mystérieux et de ne pas recevoir dans leurs divers groupes d'études tous ceux qui désireraient y entrer, reproche immérité car les chercheurs sont toujours reçus avec plaisir lorsqu'ils ne prétendent pas s'imposer par des données personnelles contraires à la vérité! En cela il est inutile d'essayer de les convaincre. Les spirites, comme d'autres, savent fort bien qu'il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Je ne puis m'étendre sur les mérites de « *Cherchons* »; je résoudrai en démontrant que le but de notre savant ami était de faire connaître une science peu comprise; que les faits sur lesquels elle s'appuie reposent sur des preuves aussi nombreuses que bien établies; inspirer aux personnes que son ouvrage pourrait intéresser d'aller aux renseignements et de s'adresser à tous les travaux qui ont traité ce sujet.

En présence du matérialisme contemporain qui nie l'avenir, nous laisse dans l'obscurité la plus complète quant au problème de l'existence, qui sanctionne l'égoïsme et ne tient compte que du présent et anéantit toute espérance, le spiritisme proclame la persistance de l'existence individuelle au-delà de la tombe et en démontre la réalité; il explique le pourquoi de la vie et s'appuie sur la raison et sur les faits; il donne

en outre une base solide à la justice, à la charité, à la fraternité ; il offre de puissantes consolations par les perspectives qu'il ouvre et par la certitude qu'il nous offre de notre réunion prochaine avec ceux qui se sont désincarnés avant nous, et parfois, ici-bas, au moyen des communications qu'il nous est donné d'établir par la médiumnité ;

En présence des incertitudes dans lesquelles les différentes religions de toutes dénominations laissent les esprits soit par leurs points de vue différents, soit par le vague des preuves sur lesquelles s'appuient les églises pour établir l'immortalité de l'âme ; en présence surtout des dogmes couramment admis encore par beaucoup d'un paradis et d'un enfer sans rémission, dogmes susceptibles d'inspirer de dangereuses illusions aux uns et des terreurs chimériques à d'autres, le spiritisme peut être considéré comme le plus grand bienfait dévolu à l'humanité, parce qu'il apporte de l'immortalité et des conditions de l'existence d'outre-tombe des démonstrations qu'il est possible à chacun de constater par des expériences personnelles ou par les affirmations de personnes dignes de foi.

Veuillez agréer, etc.

CHARLES DUBOULOZ.

L'HOMME ET SA « CHUTE »

Jugé par l'auteur (1).

En publiant en France une seconde édition de cet ouvrage spirite, mon unique but est de donner à la cause un élan progressif en initiant les disciples à des données quasi-nouvelles sur la doctrine. Je considère cet opuscule *inspiré* comme une base essentielle à l'éducation pratique des spirites. Je pense que bien peu d'entre eux ont conçu le plan général tracé dans cet ouvrage, et qui est de nature à satisfaire ceux qui sont sans préjugés. Mes inspireurs ont de larges vues et on devra les juger par les hauteurs alpesques où ils me font monter. Il s'agissait, en effet, de monter bien haut pour sortir des brouillards qui entourent, depuis si longtemps, la pensée humaine — pour trouver la clarté et la simplicité unies à des notions grandes et justes. L'histoire de l'homme, ou la connaissance de soi-même, est la chose la plus importante et pour arriver à ce savoir il faut entrer en soi-même — au fond de son âme — là où chacun est complètement environné et pénétré de la lumière la plus éclatante. Cet intérieur, en chacun, si près de tous, est sans doute d'un éloignement si grand que bien peu y peuvent pénétrer. Le simple paraît si peu simple au premier abord. La « Chute » de l'homme est présentée, par mes inspireurs, comme une épopée glorieuse qui se démontre tous les jours, d'une manière pratique, dans la vie de tous les êtres, dans tous leurs actes. Si la vérité pure ne se trouve pas dans cette démonstration là, si simple, il serait, à mon sens, inutile de chercher ailleurs. Voilà tout ce que j'ai à dire sur ce sujet.

J'avais promis dans mon premier ouvrage : *Mes expériences avec les esprits*, ce que j'accomplis maintenant. Donc, je me sens soulagé par l'exécution de ma promesse. — On devra relier les deux ouvrages ensemble — car l'un est le complément de l'autre.

HENRY LACROIX.

(1) 1 fr., à la librairie spirite.

THÉORIE DU BONHEUR

Notre honorable président, empêché par ses utiles et nombreuses occupations pour notre cause, a bien voulu me confier une brochure intitulée :

« La théorie du bonheur dédiée aux souffrants par une consolée », afin d'en faire un résumé pour notre réunion de quinzaine et pour la Revue. Ce travail, divisé en trois parties contenant chacune plusieurs chapitres est l'œuvre d'une dame fort distinguée avec laquelle j'ai eu l'honneur de causer dans la demeure hospitalière de mon ami Leymarie, et qui est une adepte aussi dévouée qu'intelligente de nos chères croyances. Pour donner une idée exacte de l'ouvrage je ferai l'analyse des différents chapitres de la première partie.

Dans une courte introduction, l'auteur déclare s'être demandé comme beaucoup d'autre personnes pourquoi certains malheurs semblent de préférence frapper coup sur coup les mêmes individualités ; pourquoi sur cette terre ces inégalités si tranchées d'intelligence, de rang, de fortune, de bonne ou mauvaise chance ; toutes choses qui à première vue paraissent être le fait du hasard de la naissance, et semblent ainsi faire pour beaucoup, de la vie humaine, une douloureuse mystification imputable à qui ou à quoi d'intelligent et de raisonnable ?

Dans le chapitre premier, intitulé « *culture de l'intelligence donne floraison de bonheur* » il est conseillé à ceux qui veulent penser, de bien réfléchir en lisant dans ce grand livre de la nature. On arrive ainsi par sa propre raison à s'expliquer bien des choses paraissant être de prime abord d'indéchiffrables énigmes.

Dans le chapitre deuxième sous le titre « *Un conseil d'ami* » l'auteur dit que si, à toutes époques, biens des humains ont à tort gémi sur ce qu'ils appellent leur lamentable destinée, c'est qu'ils n'ont pas su comprendre le véritable but de la vie terrestre, et ont trop souvent passé leur temps à courir après de nombreuses et décevantes illusions.

Le chapitre troisième a pour titre : « *Analyse nécessaire ; mérite de l'intelligence* », l'auteur raisonne l'idée suivante : le bonheur n'est pas uniquement accessible à des gens doués d'un tempérament spécial pour cela ; mais peut s'acquérir par une éducation particulière de l'esprit.

Dans le chapitre quatrième « *germe imperceptible d'intelligence* » l'auteur se reporte par la pensée à son âge de petite jeune fille de treize ans, raconte sa vie d'enfant souvent bien dure chez ses parents et arrive au moment de son mariage avec un jeune homme connu d'avance de sa famille.

Le chapitre cinquième a pour en-tête : « *développement intellectuel dû à l'énergie que donne la souffrance* », l'auteur raconte les déboires qui furent le résultat de cette vie commune à deux, et qui aboutirent à une séparation judiciaire laissant à la mère la garde de son fils unique, mais allouant à son mari la plus grosse part de la fortune commune.

Pour la jeune mère un travail opiniâtre fut la conséquence de cette situation : il devint pour elle une première victoire de l'énergie déployée en pareilles circonstances.

Dans le chapitre sixième « *philosophie féconde l'intelligence* » la mère raconte ses désespoirs à certains moments, lesquels aboutiront chez elle à détruire toute croyance

vraie ou fausse et l'amènèrent un instant à souhaiter ce qu'elle croyait alors être l'anéantissement final, c'est-à-dire, la mort du corps. Mais l'esprit se ressaisit lui-même peu à peu et l'auteur explique qu'il a progressé en intelligence, par ce fait seul de la souffrance.

Le chapitre septième a pour titre : « *floraison relative de l'intelligence* ». L'auteur a atteint alors l'âge de trente ans ; grâce à la prospérité des affaires commerciales qu'elle avait entreprises, elle peut consacrer son temps à l'éducation de son fils et rétablir sa santé délabrée. La lecture d'ouvrages philosophiques acheva de reconforter son âme : et alors arriva pour elle le bonheur réel qui naît de l'intelligence bien développée.

Dans le chapitre huitième « *bonheur malgré tout* », l'auteur continue le récit de son existence, huit années d'heureux souvenirs ; puis la mort vient frapper à son foyer ; sa mère d'abord, puis son fils âgé de dix-sept ans, gravement malade, mais qu'elle a le bonheur de sauver. Suit le récit de son genre de vie : choix d'un lieu solitaire où la coquette nature étale pour elle seule toutes ses séductions : l'été je vis, dit-elle, au milieu des roses et l'hiver au milieu des livres. Je suis là dans un véritable paradis.

Le chapitre neuvième a pour sujet : « *de l'intelligence source suprême du bonheur* ». Le titre seul suffit à bien en faire raisonner le contenu.

Le chapitre dixième qui clôt la première partie de l'ouvrage est le texte d'une citation empruntée à un auteur bien connu sur « *l'institution des enfants* ». L'auteur termine ce chapitre par l'énoncé de cette bien exacte pensée : chaque âge de vie humaine comporte comme l'enfance un genre d'éducation qui lui est spécialement adapté.

Les deux parties suivantes de l'ouvrage contiennent aussi plusieurs chapitres. Sous forme de justes raisonnements ou sous forme de lettres, on y trouve des aperçus philosophiques très élevés, et qui viennent établir nettement que, l'auteur, par son énergie propre dans les adversités de la vie, et par une culture bien raisonnée de son intelligence, est bien arrivée à ce degré de contentement qui est la paix et le bonheur de l'âme.

La conclusion de mon analyse est de recommander la lecture attentive et bien méditée de cette très intéressante brochure.

Capitaine BOULLE.

VIENT DE PARAÎTRE : ESSAI DE PHILOSOPHIE BOUDHIQUE, par Augustin Chaboseau ; la *Revue* parlera de ce très intéressant vol., le mois prochain ; l'auteur est l'un des plus éloquents, des plus érudits, des plus consciencieux indianistes, et le sujet qu'il traite est attachant.

M. HASDEU, LE SAVANT ROUMAIN nous écrit ce qui suit : Cher Monsieur Leymarie, Je vous présente M. Cosmovici qui se rend à Paris pour obtenir son doctorat en médecine ; c'est un poète roumain très distingué, musicien et peintre, médium écrivain mécanique d'une force extraordinaire. Il fait partie de notre cercle spirite de Bucharest et nous comptons parmi ses memores : MM. Sperantza (docteur ès Lettres) ; Nouidzesco (docteur en Philosophie) ; Kernbach (licencié en Droit) ; Arbore (docteur en Médecine) ; Odesco

(licencié ès Sciences); etc., et même un évêque. Bucharest, jusqu'à présent, possède seul un temple spirite. Nous procédons lentement, sûrement; on va voir bientôt quel est le résultat de notre activité.

Tout à Vous, BT. HASDEU.

UNION SPIRITE DE BRUXELLES: L'ancienne société, l'*Union spirite* de Bruxelles, vient de se reconstituer. Les séances d'instructions expérimentales auront lieu tous les vendredis soir à 8 heures, en son nouveau local rue d'Or, n° 4. Les spirites connus et nos amis de province et de l'étranger sont autorisés à y conduire des personnes étrangères.

MME CAPELLE, le médium guérisseur de Liège, prie les frères et sœurs français qui s'adressent à elle pour être traités par sa médiumnité, de vouloir insérer dans leur lettre un timbre belge de 0 fr. 25 pour la réponse, si possible est, attendu qu'elle ne peut faire usage des timbres français. (on doit en trouver chez les changeurs). Mme Capelle demeure 187, rue de Vottem à Liège (Belgique).

M. GASTON FAVIÉ, receveur de l'Enregistrement en retraite, est décédé à Fécamp, le 16 mars, à l'âge de 68 ans; ami intime du regretté M. Charles Hue, fondateur du Musée de Fécamp; comme magnétiseur et spirite il travaillait avec lui à la vulgarisation de nos sciences aimées; tous deux montraient qu'ils étaient des hommes de bien, amis de leur pays et de leurs concitoyens en les voulant unis plus intimement par le beau, par l'art, par le développement intellectuel du chacun pour tous. La solidarité fut leur mot d'ordre. Souvenir affectueux à ces hommes au grand cœur et aux idées humanitaires. Adressons à Mme veuve Gaston Favié nos pensées fraternelles; communions avec elle par la douleur, et ensuite, à l'aide des espérances souveraines et rationnelles de l'enseignement spirite, bénissons la vie et ses épreuves nécessaires à notre avancement rationnel et moral.

L'ANTI-CLÉRICAL, organe catholique du socialisme chrétien, rédacteur en chef: M. l'abbé Roca, ex-chanoine honoraire, donne cet **AVIS A SES ABONNÉS**: On négocie en ce moment pour transporter à Paris le siège de l'*Anti-Clérical*. Il sera tenu compte aux abonnés du retard forcé que subira le service public de ce journal.

Titre, sous-titre et programme resteront ce qu'ils sont, sous la plume de son même Rédacteur en chef, l'abbé Roca.

Monsieur Guiet Théodore, prop. à Montignac, Charente-Inférieure, nous annonce le décès de notre S. E. S. **ELIDA BOUCHET**, après une longue maladie; sur sa tombe et devant une nombreuse assistance (y compris plusieurs prêtres), notre F. Guiet a prononcé des paroles que nous reproduirons dans la *Revue* prochaine. Une foule de personnes demandent à M. Bouyer le médium guérisseur, et à M. Guiet, la faveur d'être enterrées selon la coutume spirite.

LA SCIENCE ÉTERNELLE

ENCYCLOPÉDIE DES ÉTUDES HERMÉTIQUES

La fin du XIX^e siècle est marquée par un fait bien curieux : une irrésistible impulsion entraîne tous les penseurs vers un ordre de connaissances diamétralement opposé aux enseignements tirés des sciences dites expérimentales.

La science morale s'était targuée de satisfaire à toutes les aspirations humaines par l'étude exclusive et chaque jour resserrée de plus en plus des infiniment petits. Elle a simplement réussi, et c'est un service dont il faut lui savoir gré, à prouver l'impuissance de l'expérimentation lorsqu'elle n'est pas adjuvée par l'intuition et par la tradition. Aussi cette fin de cycle voit-elle l'infériorité des races d'Occident aspirer à une unification où l'analyse se complète par la synthèse, l'infiniment grand reprenant ses droits.

Notre but, en publiant cette encyclopédie n'est pas de détruire toutes ces découvertes positives pour mettre à leur place des affirmations vagues basées uniquement sur la métaphysique. Mais nous voulons rendre justice et à la puissance de l'intuition et aux connaissances scientifiques de l'antiquité, méconnues des modernes. Nous voulons montrer, par des preuves propres à satisfaire les savants eux-mêmes, que la plupart des découvertes essentielles de notre science expérimentale contemporaine étaient familières aux initiés Indous, égyptiens, chaldéens. Nous nous efforcerons de replacer en leur jour exact les diverses théories philosophiques et scientifiques proposées depuis les origines de l'histoire et trop souvent travesties par des « érudits » qui se sont copiés les uns les autres, sans remonter jusqu'aux sources véritables. En proclamant ainsi la grandeur de nos maîtres anciens, nous aurons à poursuivre la réhabilitation de plus d'un incompris, la glorification de plus d'un martyr. Nous ne prétendons pas non plus défendre un système religieux au nom d'un clergé quelconque ; mais nous irons chercher ce que tous les cultes ont conservé jalousement dans le « saint des saints » de leur ésotérisme, ce que les initiés de toutes les fraternités occultes se sont transmis d'âge en âge, et nous en révélerons tout ce que nous pourrons, espérant démontrer ainsi l'identité absolue de ces traditions avec les conclusions de la science moderne logiquement complétée, et par conséquent la nécessité d'une réconciliation des doctrines laïques et des dogmes religieux, la fatalité d'une reconquête prochaine de la Gnose intégrale.

Nous voulons tenter de faire apercevoir de quel jour nouveau la Physique, la Chimie, l'Astronomie, la Biologie, l'Ethnographie même s'éclairent à la lumière de ces enseignements ; comment l'Histoire, grâce à eux, apparaît sous un aspect inattendu ; combien enfin toutes nos connaissances s'harmonisent sous l'influence de cette méthode synthétique qui a toujours été et qui sera toujours l'apanage exclusif de la SCIENCE ÉTERNELLE.

Et comme l'Évolution sociale procède du développement intellectuel, le but de notre volonté d'Altruistes est de hâter l'effondrement de la civilisation présente, basée sur un individualisme implacable et mesquin, pour planter sur ses ruines l'étendard de Lumière et d'Amour.

X...

Le Gérant : H. JOLY.